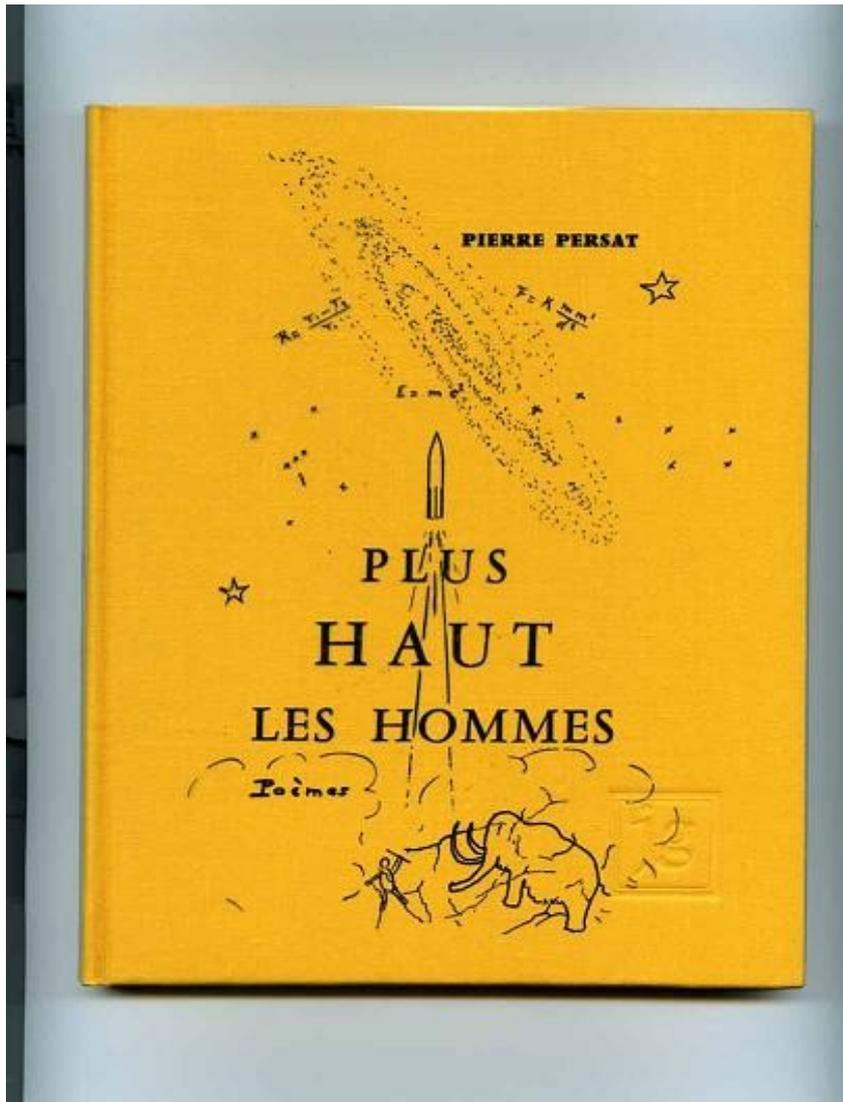


PLUS HAUT, LES HOMMES

Pierre Persat



Page de couverture de la première édition

La première édition de ce recueil de poèmes date de 1959, la seconde, ici reproduite, de 1973 (Editions Jean GRASSIN, 50 rue Rodier Paris IXe). Il a valu à son auteur le Grand Prix International de Poésie de Vichy en 1960 remis par Albert Sarraut. Pierre Persat utilise la poésie à la manière des philosophes et savants de l'Antiquité qui s'en servaient de véhicule à leur pensée et à leur savoir. La première édition porte cet avertissement : *La poésie n'est pas forcément liée à la métrique. Celle que je propose ici, parce qu'elle est nouvelle, s'accommoderait mal de règles rigoureuses, un peu comme les idées qui jaillissent aujourd'hui bousculent les principes les mieux établis. C'est pourquoi je me suis limité à deux règles simples : une phrase aussi harmonieuse que possible et des vers très libres que je conseille de dire en marquant une légère pose à la fin de chacun.* La seconde édition porte un poème de plus, celui de "Plouf" dont on comprendra l'importance.

A noter qu'en 1958 on n'avait pas encore les moyens d'envoyer un vaisseau vers la Lune, ni un témoin dans l'espace stellaire, ce que certains poèmes considèrent comme déjà réalisé.

Citons l'article de Raymond POL-NYEL, critique littéraire, lors de la première édition :

Pierre Persat, grand prix de poésie de Vichy 1960, vient de faire paraître dans la plus luxueuse collection poétique "Club J.G." un livre qui vient à son heure : "Plus haut, les hommes".

Chez les anciens, la poésie ne se séparait pas des autres connaissances. Chez Pierre Persat l'émotion poétique naît au sein même de la science en action, de celle qui perce les routes, explore les astres et multiplie la puissance de l'homme.

"Plus haut, les hommes" est un chant humaniste où l'affectivité fait corps avec la raison, raison heureuse de ses résultats mais cependant suffisamment lucide pour reconnaître ses limites et s'incliner devant le mystère.

Le grand mérite de Pierre Persat est de réconcilier l'homme avec lui-même, de le placer sans compromission face à son avenir et de lui montrer que, s'il le veut, tout lui est possible.

Cet hommage rendu à l'intelligence humaine, cette foi dans son action créatrice s'inscrit dans une tradition venue de Démocrite et de Lucrèce, magnifiée par le XVIIIe siècle et pour laquelle le poète du XXe trouve des accents originaux.

Ceux-ci doivent au ton direct, à la clarté de l'expression comme de l'intention, au rythme équilibré et sans heurt, de composer le chant le plus convainquant qui soit dédié à l'humanité.

"A hommes nouveaux, poésie nouvelle", Semen Kisanov, dans son intervention à la IV^o biennale internationale de poésie.

**L'homme s'élançait sur la piste, monte en sifflant vers le ciel
Et les ailes grandes ouvertes s'enfoncent parmi les nuages
Déjà !**

**A peine né d'une gelée marine
Le voilà parcourant en vainqueur les espaces de la planète.
Continents, océans, équateur et pôles
Il tourne autour de sa cage ronde
Et cherche maintenant à s'en évader.
Si encore il s'en tenait là !**

**Mais élevé à la conscience par la vague de la vie,
Il veut se pendre en charge lui-même
Et poursuivre son ascension par ses propres moyens.
La nature l'a porté jusqu'ici. Désormais il s'en ira seul
Et précipitera sans cesse sa montée vertigineuse
Vers il ne sait encore quelle divinité.**

**Vous souvient-il du temps où les hommes
Barraient les rivières pour se faire un peu d'énergie ?
Un ingénieur prenait une bonne eau courante,
Sérieuse, abondante ou tombant de haut.
Il la palpait, la mesurait, agitait ses chiffres
Et lançait un signe à ses bataillons d'ouvriers.**

**Alors à l'endroit où les rives se rapprochent
Tous ces gens menaient un grand remue-ménage :
Explosifs, sirènes, treuils, camions, concasseurs
Grues pivotant sur une forêt de ferrailles,
Câbles roulant dans les airs leurs lourdes cuves d'acier,
Et les oiseaux des calmes forêts s'interrogeaient à distance**

**Puis se rapprochaient quand le béton blanc
Étirait sa courbe irréprochable d'une montagne à l'autre
Et qu'un lac tout neuf par-dessus l'ancien paysage oublié
Reflétait dans le bleu de ses eaux tranquilles
L'ample flexion des fils tendus de pylône en pylône
Et les sommets familiers surgissant des sapins.**

**Vous souvient-il des digues majestueuses
Déversant sur le vide leurs torrents de neige ?
Vous rappelez-vous le ronronnement des antiques centrales
Qui dormaient sagement la nuit au creux du rocher ?
Il en reste quelques ruines. Allez les voir et rêvez un peu
Au temps si court où se construisaient les grands barrages.**

**Reflets multicolores sur le goudron mouillé
Torrents de lumières courant de façade en façade
Vers les perspectives embrasées qui se croisent et fuient
Carrosseries soulevant au passage des torrents d'étincelles
Coups de phares zébrés de pluie, feux rouges, feux verts,
Clignotements, projecteurs, flamme bleue d'un trolley,
Signaux alternatifs d'un avion dans le ciel noir :
Le grand boulevard respandit de magnificence.
Au roulement ouaté des files de voitures
Qui tournent comme un fleuve autour du monument
La foule va et vient, s'entraîne et s'oppose
Et danse l'amusant ballet du samedi soir.
Les vitrines comme des aimants attirent les flâneurs
Fourrures et parfums, appareils, cristaux et disques,
Fleurs, maquettes, téléviseurs, livres et gourmandises
Tous les trésors de l'industrie des nations
S'y exposent à l'envie dans une clarté d'aquarium.
Les voix bruissent sur les plastiques mouillés.
Les marchands de journaux crient les nouvelles du soir,
Le hall flamboyant d'un spectacle
Répand sur les trottoirs un flot ébloui,
Une bande de garçons et de filles rient et se chamaille.
Oh, ce sourire de femme sous ce capuchon rouge
Et l'éclat de ces yeux !...**

**Ici naguère moisissait une hutte fumeuse
De charbonniers et la forêt d'alentour
Se glaçait au hurlement des loups.**

La première neige était triste. On priait pour les morts.
Les vieilles une fois de plus soulevaient le rideau
Pour voir passer les flocons dans le silence du soir
Et s'ensevelir lentement la campagne sous la brume.
Fini l'été, ses soleils du matin, ses sentiers pleins d'oiseaux
Les troupeaux dans les champs, les couples au coin des bois
Et les gars des villages voisins rassemblés pour les fêtes.
Novembre enfermait les paysans dans les fermes
Les anciens racontaient de sombres histoires aux veillées
Et les vieux, les tout vieux, les pieds vers l'âtre
Qui renvoyait leur ombre sur le mur du fond
Les vieux, les tout vieux, dans un silence funèbre
Écoutaient le tic-tac lent de la grande horloge
Grignoter les derniers jours d'une vie qui s'en va.
Mais voici qu'une génération qui ne respecte rien
A renversé le sombre hiver du moyen âge.
Le brouillard, la neige, les chemins enfouis, qu'importe !
Il n'est plus de ferme isolée. Au fond des nuits muettes
Les paysans écoutent les chansons et les voix du monde.
Devant leur écran lumineux, jeunes et vieux,
Sans même plus s'étonner, sans même plus se dire :
"Si ceux d'autrefois revenaient sur cette terre..."
Jeunes et vieux vivent les spectacles des grandes villes.
La beauté de l'hiver n'est plus une beauté morose
La neige n'est plus ce linceul sur l'horizon.
Nous avons lancé nos téléphériques à l'assaut des cimes
Les battements de nos hélicoptères résonnent dans les vallées
Et, profanant de ses cris le recueillement des monts,
Notre jeunesse s'élanche sur les pentes et fonce
Front en avant dans le vent soulevant la neige
Propulsée vers l'avenir par une sorte de gravitation
Qui n'est autre au fond que la loi du monde

**La tempête a hurlé, les vagues se sont enflées,
Le brouillard a noyé les feux de la côte :
Pas un navire n'a retardé son appareillage.**

**Les orages ont embrasé les nuages qui croulent,
Les vents ont arraché les arbres de la plaine :
Pas un avion n'a manqué son escale.**

**La neige a peu à peu enseveli les campagnes
Et le verglas surchargé les caténaires :
Pas un train qui ne soit arrivé à l'heure**

**La neige et le gel, la pluie et la grêle,
Les vents soufflant à démolir les maisons,
La mer qui veut enfoncer les rivages :**

**Pas un travailleur n'a failli à sa tâche
Les enfants ont tous bu leur lait du matin
Le courrier du jour attendait à la boîte**

**Et le soir, dans le calme chaud de leur maison,
Les familles étaient assises devant leur écran :
Personne n'adore plus les dieux de la tempête**

L'aiguille oscille lentement autour de cent.
Les chiffres sont bons, les témoins corrects
Le volant suit sagement les sinuosités de la route.
J'ai mis la conduite asservie et les mains à la nuque
Je m'allonge un moment sur le siège.
Les enfants se sont tus. Le petit dans l'ombre
A penché sa tête sur les bras de sa mère
Et dort, gros visage rond sous un capuchon fourré.
L'autre regarde au dehors, le pouce dans la bouche.
Le ruban de la chaussée glisse à nous sous les phares
La plaine au loin coule lentement sous un ciel de nuit.
Des feux. Mes phares s'abaissent. L'autre jaillit et passe
En soulevant une fine poussière de neige.
"Il fait froid dehors ? – Moins quatorze".
Ici dans la tiédeur de la cellule
Un bébé dort, paisible, se souciant peu
Ni de la vitesse, ni du froid, ni du miracle
Qui le transporte impunément à travers la nuit d'hiver.
Une bande jaune s'est installée à notre gauche.
Un bombement nous soulève et s'en va
Comme une houle derrière notre navire.
La bande s'est disloquée en longs traits qui s'égrènent
Et cessent d'un coup. Un mur à droite puis les fossés,
La sarabande sans fin des fossés blancs.
Notre aîné chantonne avec la radio puis s'étire
Et dodeline de la tête puis replonge son pouce dans sa bouche
Je sens la voiture obliquer. Devant nous des feux rouges.
Nous doublons un poids lourd. Et c'est maintenant
Une route droite fuyant sur un paysage de neige.
L'aiguille remonte et s'arrête à cent soixante.
"Nous arriverons à quelle heure ? – Vers minuit -
"C'est long !". Les plus fougueux coursiers d'autrefois
Disparaîtraient, ridicules, dans nos rétroviseurs
Et nous ne sommes pas satisfaits.
Au glissement souple de nos tièdes voitures
Nous avons oublié le cahot des diligences
Et le vin qui gelait dans le panier sur les genoux.
Nous ne trouvons plus merveilleux qu'un moteur tourne
Ainsi pendant des heures, infatigable, puissant, docile,
Qu'une voiture vole ainsi, sage et prudente,

Obéissant pour nous aux sollicitations de la route.
Une fois bien au point la machine s'efface
Et nous laisse à nouveau à nos réflexions
Ou alors, si nous l'écoutons, c'est pour rêver
De vitesses plus hautes vers des horizons plus grands.
Dans la clarté des phares apparaît un clocher.
Je reprends le volant avant que la voiture ne freine.
Les maisons se serrent, frileuses, sous les flocons de neige.
Dans les rues, pas une lumière, pas un chat.
Témoin vert sur le tableau de bord. Je me renverse
Laisant la voiture reprendre sa course.
Une double rangée d'arbres approche, s'écarte,
Eclate de chaque côté du pare-brise.
La capot se soulève et s'abaisse en mouvements amortis.
Les pneus fredonnent un son de harpe. L'air siffle.
La radio en sourdine nous apporte d'un pays lointain
Une valse que nous n'écoutons pas. Droit devant nous
Dans l'axe de la route, une montagne blanche
Vers laquelle nous courons sous la lune.
Notre aîné à son tour dort sur le tapis.
Qu'est-ce qui l'étonnerait dans cette chevauchée nocturne,
Miracle banal tant de fois renouvelé ?
Il est né après l'énergie nucléaire
Alors que le ciel vibrait d'avions à réaction,
Alors que gravitaient les premiers satellites.
Seul l'étonnera peut-être son premier voyage interplanétaire
Ou la construction de l'Union Universelle.
Et pourtant, quand on veut bien y réfléchir,
N'est-il pas émouvant de retrouver la saveur du foyer
Dans l'étroite cellule d'une voiture en marche ?

**Le vieux prophète m'a dit
- Etait-il fou, était-il sage ? -
Le vieux prophète m'a dit :
Un jour les hommes s'en iront sous les mers
Récolter les moissons des abîmes
Je répondis : C'est fait**

**Le vieux prophète m'a dit
- Etait-il fou, était-il sage ? -
Le vieux prophète m'a dit :
Un jour les hommes s'évaderont de la Terre
Pour conquérir des astres nouveaux
Je répondis : On y arrive**

**Le vieux prophète m'a dit
- Etait-il fou, était-il sage ? -
Le vieux prophète m'a dit :
Un jour les hommes repêtrirons les hommes
Plus intelligents et plus heureux
Je répondis : Espérons toujours**

**Le vieux prophète m'a dit
- Etait-il fou, était-il sage ? -
Le vieux prophète m'a dit :
Un jour les hommes ressusciteront les hommes
Là je me tu car il était complètement fou...
Provisoirement**

Une bâtisse de briques, un monceau de tristesse.
Dans la poussière et la fumée, pas un sourire,
Pas une fleur. Le gai soleil, l'herbe tendre
S'arrêtent aux grilles de la prison. Deux cerbères
Hargneux aboient aux pauvres bougres mal éveillés
Qui ne se pressent pas assez d'aller vider leur santé
Dans les enfers des feux de forge. Mais le pire :
Piétinant dans la boue, mal mouchés, pâles,
Des gosses de onze ans courbés sous des ferrailles
Tentent de crâner devant des femmes qui ricanent.
Ah, elle est belle, la Fabrique, la Fabrique de l'an Un !
Et son horreur hantera les hommes pendant un siècle.
Les derniers volcans crachant leur dernière lave
Sur la terre refroidissant n'étaient pas aussi noirs.
La machine a devancé l'intelligence de ses auteurs
Et la cupidité ancestrale qui ne profite à personne
En a fait d'abord un instrument d'esclavage.
Mais la vieille Fabrique bouchée au soleil et à l'amour
S'est effondrée comme une Bastille et les cheminées
Ne dégorgent plus leur souillure dans le ciel bleu.
Adieu sans regret aux antiques usines
A leur tintamarre de fers et de vapeurs
A leur foules sales et anémiques
A leurs tickets de pointage, à leurs ambulances,
A leur prolétariat que certains au nom du peuple
Prétendirent longtemps imposer à l'humanité entière.
Vous, mes enfants, qui vous éveillez aux usines claires
Ou se mêlent le soleil, l'eau qui court et le gazon,
Vous qui marchez sans bruit dans nos salles studieuses
Vous qui ne rêvez que machines toujours plus savantes
Qui se reproduisent en se perfectionnant,
Vous qui osez encore vous plaindre d'un travail
Que pourtant on ne vous commande pas,
Pensez un peu à la misère des antiques usines,
A cette génération d'esclaves qui n'y comprenaient rien.
Ce sont vos pères qui peinaient pour vous
 Dans la première Fabrique.

Oh, ces jeudis matin pleins de bruits et de soleil !
La pièce sentait bon le café. Des moineaux piaillaient
Sur le rebord du toit. Des martinets noirs,
Mes oiseaux préférés, se poursuivaient à grands cris.
Un merle chantait dans le fond des jardins.
Les fenêtres ouvertes laissaient voir au loin
Les deux hautes cheminées d'une centrale thermique
Et trois grosses tours blanches d'où montaient
D'immenses nuages de vapeurs éblouissantes.
Dans la rue c'était le charroi des tombereaux,
Le pas des mineurs et de leur canne à égoïne.
Un train de voyageurs sifflait en courant dans la vallée.
Au flanc de la colline qui dominait la ville
Une autre machine haletait, patinait, remordait les rails
En tirant ses lourds wagons craquant et grinçant.
Le charbon crépitait sur les tôles des criblages,
Un marteau-pilon pilonnait le métal sonore
Et les enfants du quartier criaient parce que c'était jeudi.
Ce paysage de mines de mon enfance,
Plein de tintamarres, si vivant, si joyeux,
Aux mille jeux dans les crassiers, dans les jardins,
Dans les cachettes des caves et des greniers,
Sales à recevoir des corrections de nos mères,
Il était, ce paysage-là, le plus doux au monde.
Aux vacances, on nous emmenait à la campagne.
C'est beau, la campagne. Un enfant l'aime toujours.
Mais c'est silencieux. C'est un peu vide et triste
Surtout le soir quand le village s'endort
Et qu'un chien aboie pendant qu'au clocher
Sans se presser, l'heure, toute seule, sonne.
Quand on nous conduisait en promenade
Et que d'aventure au détour d'une pente
On pouvait apercevoir la grande vallée,
Ses cheminées, ses ateliers, ses puits de mines,
Ses grands remblais, ses fumées accueillantes,
Montait alors en nous la joie du pays retrouvé
Mais aussi la nostalgie des enfants loin de leur maison.
Connaissez-vous la plus excitante découverte
Pour un gosse marchant à travers la campagne ?
C'est de trouver au débouché d'un taillis

**Deux rails luisants sur un ballast impeccable.
Et si vous avez la chance de percevoir
Le roulement lointain d'un train en marche
Et si vous avez la chance de voir approcher
La face altière de la locomotive
Sous un tournoyant panache de vapeur
Vous êtes pour un instant, bouche bée, grands yeux,
L'enfant le plus heureux de la création.
Que de trains doivent rouler au paradis !**

**Hélas, ce paysage de mines de mon enfance,
Fumant de toutes parts, crépitant de tôles et de charbon,
Peuplé de visages noirs et de frimousses loqueteuses,
Passera bientôt comme un stade éphémère
Dans l'évolution rapide de l'industrie des hommes.
Mais nous, les petits garçons de cet âge héroïque
Ce paysage-là, nous l'aurons beaucoup aimé.**

- Un garçon -

Et la petite salle aux carreaux d'azur
Avait retenti d'un cri vigoureux
La jeune maman s'était soulevée sur les coudes
Pour voir à quoi ça ressemblait.
C'était vraiment une bien petite chose
Qui s'agitait là et criait et criait,
Petite chose gris-bleu aux allures de grenouille
Encore reliée à son nid par le cordon nourricier
Mais qui à vue d'œil prenait une couleur fraîche.
Quelle promesse ! Une vie toute neuve qui commence,
Nette, sans défaut, déjà conquérante
Par ses cris et le rose qui affluait à sa peau.
La jeune femme reposa la tête et son mari
Penché sur elle l'embrassa longuement.
Puis elle se mit à rire, détendue, heureuse,
Parce qu'elle avait mené à bien un combat d'athlète
Et vaincu l'antique malédiction
Que les religions avaient fait résonner
Au long des millénaires.
Elle reposait maintenant en souriant,
Pendant qu'on habillait son garçon,
Les mains sous la nuque, attendant sa délivrance.
Au plafond son regard amusé contemplait une fresque :
La vieille ange acariâtre abaissait son épée
Qui fumait encore en se demandant, ébahie,
Pourquoi Eve s'en allait du Paradis Terrestre
En riant.

Te souviens-tu, Vette,
Du train qui nous emportait dans la nuit ?
Nous avions baissé la glace
Et tous deux penchés par-dessus la barre nickelée
Nous contemplions dans les rafales de vent
Et les claquements des roues sur les rails
La course folle des maisons, des ponts,
Des convois à l'arrêt, des fossés, des arbres,
De tout un monde en débâcle,
Sous la sereine immobilité des étoiles.
Les maisons surgissaient de l'ombre et s'y replongeaient,
Leurs fenêtres éclairées projetant parfois
L'image instantanée d'une famille encore à table.
Quand la voie courait devant un espace vide
Les lumières au loin semblaient nous devancer ou nous fuir,
La plaine entière se soulever ou s'abaisser
Les silhouettes minces des cheminées d'usine
Se pencher vers nous ou remonter
Suivant notre propre inclinaison dans les courbes.
Tout à coup des rames de wagons défilaient par saccades
Devant notre visage
En nous renvoyant le tonnerre du rapide lancé à pleine allure
Puis c'était une gare traversée sans ralentir.
Des lumières encore. Une féerie de lumières.
Lampes. Signaux colorés. Lanternes. Reflets dans l'eau.
Miroitements innombrables sur les réseaux de rails
Qui se nouaient, se dénouaient, passaient sous nos wagons
Avec fracas, se divisaient ou se réunissaient
Jusqu'à ne plus former qu'une seule voie
Immobile sur le ballast fuyant.
Et de nouveau la campagne et le vol zigzagant
De nos propres lumières dans les fossés.
Cent fois j'avais pris le train la nuit,
Jamais je n'avais songé à contempler toutes ces choses
Parce que je t'aimais, j'avais les yeux ouverts.

**Son aïeul, le médecin m'a dit :
Tu n'es qu'un agrégat d'organes.
Et je propulsais mes viscères dans les rues
Quelque peu confus d'un tel véhicule**

**Son grand-père, le chimiste, m'a dit :
Tu n'es qu'une réaction chimique très compliquée.
Et j'allais gravement dans les rues
Attentif à bien combiner mes molécules.**

**Son père, le biologiste, m'a dit :
Tu n'es qu'une colonie de cellules.
Et j'avançais prudemment dans les rues
Tâchant d'éviter la dispersion fatale.**

**Et lui, le cybernéticien, me dit :
Tu n'es qu'un système contraléatoire.
Et je m'affalais à tout instant dans les rues
M'embrouillant dans ma complexité électronique.**

**Allons ! Encore une génération ou deux,
En ajoutant chaque fois quelque chose,
Ils finiront bien par faire de moi un engin
Qu'on pourra prendre de loin, la nuit, pour un homme.**

Un roulement d'éclairs frappait la face terreuse du soldat.
Quand la nuit s'était embrasée de tonnerres
Il s'était plaqué au sol, terrifié, les mains crispées
Dans cette terre où il aurait voulu trouver refuge.
Un déchaînement insensé de feu et de ferraille
L'avait un instant vidé de sa conscience.
Mais peu à peu il avait reconquis son corps
Puis respiré longuement, puis bu à sa gourde,
Puis il avait rampé jusqu'au bord du talus

 Pour voir

Devant lui, à cinq kilomètres, la ville brûlait.
De gigantesques explosions renversaient des immeubles.
Une fumée rouge s'élevait en bouffées folles
Pour se perdre dans un plafond de nuages incandescents.
Les artilleries adverses, avant l'ultime assaut,
Crachaient maintenant de toutes leurs gueules.
Sifflements. Grondements. Vibrations du sol. Eclats secs.
Geysers de cailloux retombant en grêle sur le casque.
Sillages lumineux. Odeur de brûlé. Acre poussière.
Un choc dans la poitrine. Un arbre s'écroula,
Un peuplier au travers d'une mare, le dernier debout.
Le jeune soldat leva la tête à la verticale :
Des étoiles fugitives piquetaient le ciel,
Très haut, comme des essaims d'abeilles
Qui auraient cheminé sans se presser vers le nord.
Deux faisceaux bleus s'allumèrent sur l'horizon,
Puis trois, puis cinq, et ils se balançaient derrière la ville
Fouillant en vain des nuages propices à l'ennemi.
Tout à coup, dominant le vacarme, une file de bombes
Projeta dans les airs des blocs entiers de maisons.
Puis une autre, puis un déluge s'ajouta au déluge.
Toute la fureur des armées déferlait sur Reinanbourg.
Le jeune soldat n'avait jamais rien vu de pareil.
Les coudes dans la glaise, les yeux larges ouverts,
Ses yeux reflétant la splendeur des nuits de guerre,
Hébété d'horreur, transporté d'admiration,
Sans même songer que l'instant d'après pouvait souffler
 La petite flamme de sa conscience,
Il contemplait l'enfer issu du génie des hommes.

Dans la nuit bleue qui gèle à pierre fendre
Un montagnard se hâte serrant son capuchon noir
Sur son visage endolori. La neige craque
Et s'effondre sous ses bottes de caoutchouc.
Il aperçoit enfin son chalet. Le toit dépasse
De la selle rocheuse qui l'abrite des avalanches.
C'est le plus haut chalet du canton,
Perdu dans les alpages, tellement loin de tout
Qu'en hiver parfois, bloqué par la tempête,
L'homme ne voit d'autres hommes pendant des semaines.
Le clair de lune coule sur la neige
Et tire au passage des paillettes de cristal.
Les pierres du sentier sont noires de verglas.
L'homme presse l'allure. Son souffle rapide
Fait germer du givre sur le col de sa pèlerine.
Voici l'humble chalet où il vit seul
Tant que l'ennemi n'a pas repassé la frontière.
Qui viendrait le découvrir ici,
Bien protégé par le silence des montagnards ?
L'homme pousse et referme la porte, allume une lampe,
Pose son manteau et son sac et respire.
Puis il jette du bois dans la grande cheminée,
Du bon bois de sapin qui tout de suite flambe et diffuse
Une odorante chaleur dans la salle basse du chalet.
Bientôt la soupe, préparée du matin, fume
Dans l'écuelle qu'il tient entre ses genoux.
Il mange lentement, cuillère par cuillère,
En songeant aux siens qu'il a laissés au pays.
Dans combien de temps son exil va-t-il finir ?
Il n'est pas fait pour vivre ainsi séparé des hommes,
Lui dont le métier est de pétrir de jeunes cerveaux
Pour les imprégner de l'humanité entière.
Il se lève, tourne un bouton, s'approche du foyer,
Mais ce n'est pas un bulletin d'informations qu'il reçoit.
Une voix de femme annonce : "Tannhäuser".
Alors il éteint la lumière, s'appuie à la fenêtre
Les mains dans les poches et sourit gravement.
Lui, perdu au milieu des neiges qui s'accumulent,
Plus isolé du monde qu'au fond d'une prison
Mais libre, il entend tourner une page

Et respirer tout près de lui
A l'autre bout de l'Europe.
Dehors la lune descend des glaciers du col
Et des poussières d'étoiles criblent jusqu'à l'horizon
La grande nuit d'hiver au froid intense.
Là-bas, au-delà des montagnes et des plaines,
Silencieuses sous l'immensité des neiges,
Le chef d'orchestre frappe son pupitre.
La salle s'apaise. On tousse. On s'est tu.
En ce soir d'abandon, oubliant livres et conférences,
L'homme reconnaissait une humaine grandeur
A cette invention qu'il avait méprisée au nom de l'humanisme
Car voici que dans son humble chalet de proscrit
Cerné par le froid nocturne des altitudes,
Montait du fond des plaines de Brandebourg
Les incomparables accents de l'épopée wagnérienne

La Terre,

C'était autrefois une vaste étendue plate
Solidement fixée sur le socle de l'univers.
Une voûte bleue tournait autour
Avec le soleil, les étoiles, les nuages de lait
Et ces astres fantasques qui aimaient changer de place
Pour donner du travail aux débitants d'horoscopes.
Derrière cette voûte, la mécanique du monde
Que Dieu manœuvrait au gré de sa puissance.
Comme la Terre était vaste alors de l'une à l'autre mer,
Comme l'Homme était grand, lui pour qui tout était fait,
Lui qui vivait dans l'intimité même de Dieu,
Si proche là-haut dans sa demeure céleste !
Soudain l'espace s'est déchiré
Et l'Homme, pris de vertige,
A vu fuir l'horizon à des profondeurs sans fin.
Petite poésie des Anciens, bien à la taille des enfants,
Attendrissante aujourd'hui comme un clinquant de Noël
Qui nous fait rêver de l'arbre chargé de lumières !
La vraie poésie, l'immense poésie,
Celle qui nous exalte, nous humilie, nous écrase,
Mer devant laquelle nous restons muets d'admiration
Et d'effroi, colossale, inhumaine
Ou peut-être plus humaine
C'est la science maintenant qui nous la donne.
Le Dieu des Anciens a changé de visage.
Il nous est apparu dans sa grandeur éternelle,
Mystère absolu, tellement insondable
Que nous disons aussi vrai
Qu'il existe, qu'il n'existe pas,
Tellement plus digne d'adoration,
Ou de négation, ou d'indifférence.

Andromède,

Petite tâche laiteuse dans la profondeur des nuits,
Poussière d'univers à deux millions d'années-lumière,
Combien d'éternités devons-nous user pour te rejoindre ?
Pourrons-nous seulement lancer de loin un amical bonjour
A ces milliers d'humanités comme ou pas comme la nôtre

**Qui levant aujourd'hui les yeux vers les astres impassibles
Rêvent en voyant derrière la débauche de leurs constellations
Notre univers ténu blanchir doucement dans l'ombre.**

Andromède

**Ton nom nous arrive sur un souffle d'infini
Comme ne pourra jamais nous émouvoir l'atome.**

**Andromède, belle nébuleuse spirale,
Etincellante au fond de nos télescopes,
L'Homme qui se donne pour la mesure de toute chose
S'use en vain à saisir ses propres chiffres
Et ton mystère le fascine comme ton immensité.
Et dire que naguère il croyait l'Univers fait pour lui !
Dis-nous aujourd'hui, resplendissant Soleil,
Combien de fois tu fais le poids de la Terre.**

"Trois cent trente mille fois"

Et combien de milliers de soleils dans notre galaxie ?

"Cent cinquante milliards"

Cent cinquante milliards de soleils...

Tous faits pour l'Homme !

**Andromède, toi que Dieu a créée à notre usage,
Combien de soleils entraînes-tu loin de nous ?**

"Mille deux cents milliards"

Mille deux cents milliards de soleils...

Tous faits pour l'Homme !

**Peux-tu nous dire, au point où nous en sommes,
Si tu as de nombreuses compagnes ?**

"Des compagnes ? Regarde sur tes appareils, regarde,

"Mais regarde de tous tes yeux :

"Au-delà de l'au-delà, nuées et spirales,

"Criblent la nuit

"Par milliards !

"Et crois-tu bientôt atteindre la limite

"Toi qui as dit un jour l'Univers fini ?

Quelle leçon nous donne la science !

Nous étions autrefois les rois de la Création :

Autour de l'Homme la vaste Terre,

Ses nuages éclatants, ses mers bleues, ses forêts puissantes,

Ses animaux avec lesquels il n'avait rien de commun,

Le soleil et les étoiles autour de la Terre,

L'infini à plus de mille lieues à la ronde,

Et Dieu par-dessus.

Il a bien fallu depuis descendre les marches du trône

Et nous arracher à l'orgueil de nos religions.
La Terre a déchu au rang d'un satellite
De l'astre central, souverain immobile,
Auquel avec les planètes nous avons dû faire la cour.
Notre glorieux Soleil lui-même dont nous étions encore fier
Parce qu'il était tout de même de la famille
Notre pauvre soleil ne fût bientôt plus qu'une médiocre étoile,
Anonyme dans la nuée des étoiles.
Petite étoile bien sûr, disions-nous, mais tout de même
Au centre de la plus grande galaxie de l'Univers.
Hélas, non, science impitoyable !
Nous n'occupons qu'un bord de la galaxie,
Ignorés, perdus, comptant juste pour faire les milliards
Dans la statistique des systèmes planétaires
Et notre galaxie qu'une erreur nous fit prendre
Pour la plus belle n'est qu'une galaxie de tous les jours.

C'est fini.

En regard de l'espace l'humiliation est totale.
La Terre n'est à peu près rien dans un Univers indifférent
Et l'Homme, venu sur cette planète
Par un hasard des mouvements cosmiques
A beau écarquiller les yeux
Personne ne l'attendait,
Personne ne lui trace un chemin.
Il se trouve sans autre destinée
Que celle qu'il se donnera lui-même;
La race humaine peut périr. Un imperceptible choc
Sans écho dans l'océan des mondes
Et l'Univers n'en continuera pas moins
D'entraîner dans son tourbillon l'espace et le temps.
Que lui importe une humanité de moins, ou de plus,
Dans la foule que suscitent ses métamorphoses !
Aurions-nous encore l'audace de nous croire uniques
Sur neuf cent septillons de systèmes solaires ?

Andromède,

La grande nuit au fond de laquelle tu luis
Nous laisse pauvres et nus sur notre planète errante.
A peine sortis du limon pour nous y replonger,
Notre maigre vie mériterait-elle mieux que le silence ?

Et pourtant, c'est étrange, ce silence est doux.
Au fond d'une humilité qu'il nous faut bien accepter
Nous retrouvons la saveur des vieilles cosmogonies.

Quand nous contemplons les cieux par une nuit calme,
Les mains sous la nuque, les épaules tendrement appuyées
A cette planète qui nous lie de sa gravitation maternelle
Les battements de notre cœur montent jusqu'aux étoiles.
Oui, nous existons. C'est un fait. Et nous devenons libres,
Si nous n'avons pas de destin, de nous en forger un,
A notre choix, sans limites, et désormais accessible
Pour peu que persiste sur cette Terre
Le bouillon de culture qui nous engendra.
Et rien ne nous empêche après tout de penser
Que l'Univers doit fatalement susciter des esprits
Qui le reflètent, le reproduisent, le transforment
Et lui donnent le sens dont nous avons besoin.
Alors nos vieilles religions pourraient revenir
Car bien avant nos équations et nos télescopes
Elles ont su nous enseigner l'espérance
Et nous faire évader vers de larges destins
Emmurés que nous étions dans une étroite vie
Sur une minuscule Terre.

Sur la colline, bien en vue de la ville entière,
Côte à côte, une tour de métal, une basilique.
La tour s'élance, fine, dans la brume du soir
La basilique élève au ciel quatre donjons de granit.
La première reçoit de l'horizon un message de lumière
Et le répand comme un phare sur la ville alentour,
C'est la vie des nations qui jaillit de ses antennes.
La seconde recueille de ses fidèles dispersés
Un message de prières qu'elle diffuse vers Dieu,
C'est la ferveur des croyants qui brille dans son sanctuaire.
L'une dit : Que vous importent les soucis de ce monde,
Vos rues qui bourdonnent là-bas et votre télévision,
Il n'y a que Dieu qui compte et la vie éternelle.
Et l'autre : Cherchez et travaillez hardiment
Je vous apporte déjà le monde sous votre toit
Vous avez les plus belles promesses de l'avenir.
Le passant des rues qui lève les yeux vers la colline
Ne sait plus bien sur laquelle placer son espoir.
L'une exprime une foi invincible et se veut éternelle
L'autre surgit du réel et s'élance vers le futur.
Mais pourquoi les opposer l'une à l'autre ?
Elles ont toutes deux leur place au fronton de la ville
Comme les deux blasons de l'homme d'aujourd'hui :
Celui qui souffre et espère, celui qui travaille et triomphe
Et le temps n'est plus loin où toutes deux réconciliées
Proposeront au peuple d'en bas une seule et même religion,
Celle de l'homme en marche vers un Dieu qui l'appelle.

**Qu'il est émouvant le premier bip-bip tombant de l'espace !
Majestueuse, au centre d'un ouragan de gaz incandescents,
Saluée par un tonnerre qui fait vibrer les échos,
La grande fusée se soulève, bien droite, et fonce vers le ciel.
Les caravelles des Conquistadors partaient avec moins de gloire.**

**Qu'il est émouvant le premier bip-bip tombant de l'espace.
Ecoutez cette bande. Elle vaut les plus beaux parchemins.
Le Spoutnik monte du fond de l'océan, traverse l'Espagne,
Franchit les Pyrénées, gravite là-haut sur le bleu du ciel,
Première étoile de l'Homme parmi les étoiles.**

**Qu'il est émouvant le premier bip-bip tombant de l'espace !
Et que notre Terre est petite désormais
En cent minutes un engin en fait le tour
On croirait passer la main sur sa rondeur
Que Magellan usa des années à réduire.**

**Qu'il est émouvant le premier bip-bip tombant de l'espace !
Il y a tellement plus ici qu'un grand exploit technique.
Réjouissons-nous : l'humanité ne risquera bientôt plus
De s'éteindre sur une saute d'humeur de la planète
Ou sur un geste d'insensé rêvant encore de guerre.**

**Quand le destin de l'homme ne sera plus lié
Au sort d'une petite planète
Quand le destin de l'homme ne sera plus lié
Au sort de quelques organes
Alors il sera prêt d'atteindre cette suprême indépendance
Qu'il nomme l'immortalité.**

**La De Dion Bouton 1900, ô merveille !
Touchante guimbarde, haute comme un gibus
Aux fières lanternes bien astiquées
A la manivelle qui se balance à l'air libre
Cahotant, pétaradant, fumant, cornant,
Un roquet par-devant aboyant à reculons,
Tout le quartier en émoi s'écriait :
"Attention, voilà les Dupont qui passent !"
La grosse dame Dupont avec son face-à-main
Le moustachu Dupont cramponné au volant
Pour ne pas glisser vers son épouse,
Tous deux se pavanant, pétant d'orgueil,
Saluaient de haut les connaissances.
Ça n'accélérait pas trop, heureusement,
On se fut couché sur le dos.
Ça ne freinait pas trop, heureusement,
On se fut aplati sur le ventre.
Les roues arrières bloquées, ça glissait
Tout simplement jusqu'à ce que la voiture s'arrête,
Et comme ça n'allait pas trop vite,
Ça ne risquait guère de verser aux tournants...
Nous ne rions pas du premier bateau à vapeur
Ni même du vieux canon de Verdun
Mais l'auto était alors un ronflant équipage,
Une loge ambulante où s'exposait le bourgeois.
L'amusant aujourd'hui, c'est que le vieux tacot
Evoque fatalement l'irrésistible fierté
Des époux Dupont dans leur vitrine.**

**Il fit basculer la Provence
Par-dessus sa tête
Et hurlant de plaisir
Fonça droit vers le sol.
Sensation de vide
Air qui siffle, strident,
Ailes qui vibrent,
Il tira sur le manche.
Son corps s'écrasa sur le siège,
La terre sombra devant,
Le soleil suivit,
Laissant dans ses yeux
Une traînée d'éblouissements,
Puis les nuages
Aux splendides ascendances.
Son corps se fit léger, léger.
Il riait. L'air s'apaisa.
Le monde semblait hésiter.
Puis la terre reparut,
Insolite, là-haut.
Il la tint un moment
Au-dessus de sa tête,
Joyeux de se sentir
Le derrière sur le zénith.
Mais les ailes chavirent.
Il tire brusquement à fond
Sur un manche inerte.
L'appareil hésite,
Oscille, sombre, fonce
Droit de nouveau vers le sol.
- Pas de blague, se crie-t-il,
- Quand on est si bas.
Il sent les commandes
Peu à peu reprendre vie.
Le vent hausse le ton,
Son cœur bat plus vite.
Il suffoque, joyeux,
En chutant dans le vide.**

- Eh là ! Doucement,
- Volatile de mon sœur !
Le volatile craque
Comme d'habitude
Quand une main ferme
Le rétablit en vol sage.
- Il se fait tard.
- Au nid, bel oiseau !
Il se pencha sur le soir :
Un long soleil rouge
Frappait les colonnes
D'un temple romain
Au front d'une colline.
- Allons leur dire bonsoir.
Il s'inclina, vira
Et dans un glissement doux
Au chant égal du vent,
Il s'approchait du temple.
- Salut à vous, Romains,
- Génies de l'Antiquité !
Il saluait des ailes
Le temple qui lentement
Passait par tribord.
Mais il sursauta, lui,
Le mordu du vol à voile :
- Pardon, Messieurs !
- Génies ? Pas tout à fait !
- Depuis Romulus et Remus
- Vous aviez le bois et la toile
- Et dire que pas un d'entre vous,
- Pas un dans votre régiment
- D'hommes illustres,
- Pas un, c'est formidable,
- N'a eu l'idée, la moindre idée
- De bricoler
- Un planeur !

La poésie était morte sous des tas de ferraille
Comme ces verts pâturages qu'un cataclysme
Anéantit soudain sous un combinat pétrolier.
On recherchait en vain des soleils couchants
On ne trouvait plus qu'ondes électromagnétiques.
Plus de musique, seulement des combinaisons de rythmes.
Plus d'amour, rien que des réactions d'hormones.
Les sciences dépouillaient la religion de ses dogmes
Pour n'en plus laisser qu'un système de codes secs.
Rien qu'un monde d'acier, d'équations, de logique
Où la fantaisie elle-même se pliait aux lois du hasard.
Ah, la tendresse des contes de notre enfance,
Les démons et les fées, les animaux qui parlent,
Les chansons naïves sur les genoux de nos mamans !
Et ces temps antiques où le ciel s'ouvrait sur la terre
Et déléguait aux hommes ses anges et ses dieux !
Savants et ingénieurs se détournaient en haussant les épaules
Démodés, périmés, ces enfantillages ! Les poètes ?
Désolés. Pas d'emploi de poètes dans nos ateliers.
C'est alors que Walt Disney vint.
Et soudain au fond de nos salles obscures,
Par la vertu des lois physico-chimiques les plus austères
Grâce aux travaux de nos plus rigoureux savants
Surgissant d'un flot de lentilles, de tubes, de bains colorants
Apparurent Blanche Neige, Pinocchio, Bambi, Cendrillon,
Tout un monde merveilleux de fraîcheur et de fantaisie
Qui figea sur leur siège les vieilles barbes offensées.
On voyait, on entendait les nains bouger, danser, rire.
Pinocchio en chair et en os, un Pinocchio de bois,
Entrer dans la baleine, une baleine creuse mais bien vivante,
Bambi, le chef-d'œuvre, Bambi, le petit faon
S'éveiller à la vie d'une forêt aux joyeuses couleurs
Et dans cette société où l'humain était impartit aux braves bêtes
Se jouaient les tendresses, les passions, les angoisses
Qui de notre existence font avec les rires une tragi-comédie.
Jamais troubadour, par ses paroles, ses gestes, ses silences
N'avait réussi à rendre aussi vivant ce monde enchanté.
Erreurs, barbarismes, maladroites ? Peu importe.
Homère et le peintre des cavernes n'en firent-ils pas autant ?
L'essentiel était que Disney nous rendit la poésie
Là où les esprits chétifs l'avaient enterrée sans retour
Et que grâce précisément à notre industrie enfin soumise
Nous retrouvions intacte la saveur des contes d'autrefois

**Non, la poésie n'est pas morte. Accourez, poètes !
Vous aviez chanté depuis toujours les glaives
Frappant d'étincelles les cuirasses d'airain.
Vous aviez chanté les flots amers labourés des trirèmes,
Le geste auguste du semeur, les verts pâturages,
Les gothiques citadelles, le vin à l'auberge,
La course échevelée de l'alezan mauresque,
Les harpes d'or apaisant les dieux irrités,
Les sublimes douleurs de l'enfantement,
Les bergères et les rois, les moines et les filles,
En une prosodie que les âges avaient rendue parfaite.
Mais voici que soudain vous n'y comprenez plus rien.
Tout a changé. Aujourd'hui vos terribles glaives
Quand grondent tanks, bombardiers et fusées,
Ne sont plus que petits canifs entre vos mains.
Voici que vos fières trirèmes prennent un petit air
Sportif dans les remous des puissants pétroliers.
Voici que les moissons se lèvent à la machine,
Que les buildings resplendissent la nuit de mille feux.
L'auberge ne s'admet plus sans ascenseur, ni télévision.
Vos plus fougueux coursiers sont immobiles sur nos routes.
Nos femmes enfantent, ô sacrilège, avec le sourire.
Moines et filles se jaugent à la même psychanalyse.
La musique et l'amour sont mis en équations...**

**Horreur !... Horreur, clamez-vous, nobles poètes.
Fuyons ce siècle de chiffres et d'acier,
Ce siècle artificiel qui n'a plus ni rires, ni larmes.
Fuyons car désormais la poésie est bien morte.**

**Non ! La poésie n'est pas morte ! Secouez-vous, fossiles !
Nous n'avons pas le temps d'attendre dix générations
Que vos fragiles cerveaux repensent notre monde
Et accouchent en solennelles douleurs les genres nouveaux.
Tout va vite. Tout explose. Prenez d'urgence
La place qui vous revient dans notre équipe.
Plus que jamais les peuples ont besoin de vous.**

Ce monde d'acier, il faut le parer de mille couleurs.
Il faut illuminer aux yeux des foules qui montent
Les techniques les plus austères, les chiffres les plus secs.
Il faut que partout fleurisse l'esprit de l'homme,
L'amour de l'homme, l'espérance des hommes,
Sinon nos ingénieurs ne susciteront que des robots.
Ainsi en était-il à l'aurore des âges,
Quand l'inerte minéral froidissait sur notre planète.
Il a fallu qu'un jour la vie explose, tumultueuse,
En désordre, mais radieuse, maîtresse de l'avenir
Pour que soit préparée la première installation des hommes.
Le monde que nous créons, ce monde qui sera le nôtre
Parce que nous l'aurons bâti de nos cerveaux et de nos mains,
Ce monde en chantier n'est guère encore que minéral.
Votre travail à vous, poètes, est d'y faire germer la vie.
Si nous y trouvons sources vives, fleurs grisantes, amour,
Alors nous n'aurons rien à regretter du temps des cavernes.

Vos rimes vous embarrassent ? Vos alexandrins
Vous font trébucher ? Vos sonnets sonnent faux ?
Laissez tomber ces vieux outils s'ils ne vous servent plus.
Nous n'avons plus le temps d'attendre.
Prémices de l'avenir, voici déjà la première récolte.
Vos mains nues ! Prenez la poésie de vos mains nues
Prenez-la à pleins bras, comme elle vient,
A foison. Vous foulez une prairie vierge
Où les fleurs se pressent aux premiers jours du printemps.
Cueillez, cueillez sans vous soucier des vieilles règles.
Vous ne risquez ni conventions, ni redites, ni plagiats.
Plus tard d'autres viendront mettre de l'ordre
Et les critiques exiger des parcs choisis.
Vous, hâtez-vous. Le temps presse et nous avons soif
D'une poésie qui pourtant sourd de toutes parts.
Regardez : les avions d'un bout à l'autre du ciel immense
Déroulent leurs traînées de soie lumineuse
Les câbles des grands pylônes pèsent sur les vallées.
Les barrages neufs se courbent au grand soleil.
Les rapides foncent sous les caténaires immobiles.
Le rail le plus austère a ses reflets d'argent.
Voyez dans les déserts surgir les cités radieuses,
La fameuse bombe, terrifiant météore,
Soulever vers les étoiles les plus lourdes montagnes,
La fusée debout sur son majestueux panache
Dans un grondement de tonnerre monter,
Percer les nuages, se perdre dans le ciel noir,
Main tendue vers les humanités stellaires.
Ecoutez : des quatre coins de notre vieux globe
Mille peuples se parlent, s'insultent, chantent
Par les ondes. C'est la voix d'une humanité
Qui bouillonne en ce qu'elle a de mieux et de pire.
Mais si vous entrez dans le silence d'un laboratoire
Ou d'une salle de chirurgie ou dans le cabinet feutré
D'un chercheur qui calcule, d'un penseur qui médite,
Vous serez saisi d'un respect plus grave
Car c'est ici que s'élabore l'homme nouveau.
Non, jamais la poésie n'avait poussé si drue.
Vous n'avez qu'à vous baisser. Profitez-en, poètes.
Les plus froids ingénieurs vous en sèment à foison.
Dans la gigantesque offensive de notre siècle
Il ne sera pas dit que vous étiez les seuls absents

Couché dans l'herbe chaude Hans le berger suçait une herbe.
Les mains sous la nuque, tranquillement, il regardait
Le sommet du pylône dériver sur les nuages du soir.
Il faisait bon. Les moutons paissaient, plus bas.
"Leutnant", le chien, sommeillait la tête entre les pattes.
Un aigle, tournait, ailes immobiles, très haut,
Couplant et recoupant les lignes courbes des câbles.
Les isolateurs bourdonnaient doucement comme les mouches
Autour de la mare. Il faudrait bientôt rentrer
Car le soleil rouge frôlait déjà les crêtes.
Hans pourtant ne se pressait pas. L'heure était douce
Et c'était là que Magdalene avait l'autre dimanche
Partagé un gâteau avec lui, un gâteau fait par elle.
Puis ils avaient plaisanté. Puis ils avaient chahuté.
Quand on chahute, la timidité s'envole.
Il l'avait poursuivie d'un pied d'un pylône à l'autre
Mais, en la saisissant par le bras, le maladroit
S'était blessé au front contre une poutrelle.
Alors, exaspéré par la douleur, d'un geste irrésistible,
Il l'avait pressée contre sa poitrine et il l'avait...
Embrassée, sur les lèvres, chose que jamais,
Depuis des mois, il n'avait eu l'audace de faire.
Mais Magdalene la délurée qui en avait giflé plus d'un,
Magdalene, étrangement, n'opposa aucune résistance.
Alors il continua, elle aussi, et cela dura longtemps.
Voilà pourquoi, chaque soir, Hans, le front balaféré,
S'attarde sous ce pylône, temple de leur premier baiser.

**Quel inconvénient voyez-vous
A ce que Beethoven
Soit mis en équations ?
Sa musique en est-elle
Moins grave, moins émouvante ?
Si Beethoven ignorait
Que les sentiments les plus divers
S'associent toujours aux nombres,
Plus grande en est sa gloire
Car il sut se cultiver
Une âme si pure et si pur
Le sens de l'harmonie
Que les symphonies d'elles-mêmes
Coulait d'entre ses doigts.
Ainsi chanta sur la Terre
La musique la plus belle
Dont puissent rêver les hommes
Et les mathématiciens.**

Le déluge, mes enfants,
On donne ce nom à la grande catastrophe
Qui faillit engloutir notre espèce
Vers la fin du vingtième siècle.

Les hommes s'assemblaient autrefois en nations rivales,
Une cinquantaine, je crois, serrées sur notre seule planète
Et se gênant absurdement les unes les autres.
Autour de chacune, des barrières, comme aux anciens zoos.
Il n'existait pas alors de Conseil Mondial,
Pas de dispatching directeur, pas même de science politique
Et les nations se dévoraient entre elles.

Oui, mes enfants, des masses d'hommes s'entretuaient.
Ere sanglante, absurde et nullement nécessaire
Car, dès l'éveil de leur conscience, nos ancêtres
Avaient largement les moyens de progresser sans peine...

- Papa, je n'ai jamais bien pu comprendre :

Les nations, il leur fallait bien à chacune
Un organisme pour les centraliser et les diriger ?

- Oui, Paul. Elles avaient chacune un gouvernement.

On nommait ainsi un groupe d'hommes
Chargés de diriger les actions des autres.

- Mais alors comment pouvaient-elles se battre ?

- C'est que, mes enfants, vous jugez selon votre époque.

En ce temps-là, n'importe qui pouvait diriger,
Fut-il détraqué, ignorant, incapable.

- C'est incroyable ! On ne les formait même pas ?

- On ne les formait pas. On les "élisait",

Je veux dire que les habitants du pays
Mettaient dans une boîte des morceaux de papier
Portant le nom de ceux qui leur plaisaient davantage.
On n'avait alors aucun système d'information permanente.

- Mais sur quoi basaient-ils leur sélection ?

- Sur rien. Comme ça. Sur la mine. Ou plutôt si :
Sur les Ismes.

Car c'était la triste époque des Ismes.

- Des chefs de guerre ! Je l'ai appris.

- Non, Edouard. C'est le nom qu'on donna plus tard

A ces partis pris passionnels établis une fois pour toutes,

Sortes de codes moraux, simplistes, absolus,
Sans la moindre faculté d'adaptation cybernétique,
Au moyen desquels nos sages ancêtres
Prétendaient diriger leurs opinions et leurs actes
A travers les flots mouvants de l'évolution.
Un peu comme si je bloquais le cap droit sur Marseille
Quand nous partons de Bizerte à la voile.
Il y avait le communisme qui fit tant parler de lui,
Le Socialisme, le Fascisme, l'Anarchisme,
Le Royalisme, le Racisme, le Colonialisme,
L'Anticolonialisme, le Libéralisme, le Dirigisme,
L'Islamisme, l'Athéisme, le Cléricalisme,
Des Ismes en pagaille jusqu'à l'Universalisme
Déjà pourvu, lui, de facultés d'adaptation.
Cela vous amuse aujourd'hui. C'était grave alors
Et nos ancêtres en ont stupidement souffert.
Ainsi, pour sélectionner leurs dirigeants, c'était très simple :
Tu étais X-iste, tu votais, c'était le mot, pour un X-iste.
To voisin était Y-iste, il votait pour un Y-iste.
- Les passagers aussi élistaient leurs pilotes ?
- Ah non ! Ils savaient déjà très bien sélectionner,
Instruire et surveiller les pilotes de leurs avions
Mais bien souvent les pilotes de nations entières,
Responsables de la vie de millions d'hommes,
Ils les prenaient parmi des gens sans compétence,
A peine informés des réalités de leur charge,
Des gens sans nourriture équilibrée, sans hygiène mentale,
Qui élaboraient leurs graves décisions
Au milieu du surmenage et des nuits de veille,
Des gens à qui on ne confierait même pas aujourd'hui
Le volant d'une voiture à protection électronique.
Bien plus, dans certains pays, une loi de la Jungle
Sélectionnait à chaque échelon politique
Les individus les plus dénués de scrupules,
Amenant parfois à la tête des gouvernements
De véritables bandits.
- C'était des asexués, papa ?
- Non, mon petit homme. On appelait ainsi des individus
Au système moral complètement détraqué.
Tu passeras, Michel, ton enregistrement historique
Au chapitre du vingtième siècle.
Vous en verrez de magnifiques exemples.
Vous y assisterez aussi à la première explosion atomique.

- Ah, le champignon ?
- Oui, pour leur malheur ils avaient déjà découvert
L'énergie nucléaire. Ce qui devait arriver...

- Arriva ! Ils ont tout fait sauter !

- Guère s'en manquait.

Quand tout fut terminé, on ne reconnaissait plus

Ni les villes, ni les frontières, ni les nations,

Ni même les Ismes.

Mais ceux qui survécurent se mirent à réfléchir.

Et se dirent les uns aux autres :

La souffrance restera le grand moteur de l'évolution

Tant qu'elle ne sera pas relayée par l'intelligence.

Alors soyons tout de suite intelligents,

C'est plus économique.

Et tandis qu'on traçait des lignes nouvelles

D'un bout à l'autre des continents en décombres,

Les sages se hâtèrent de fonder la Politique Scientifique,

Vaste synthèse des grandes branches du savoir :

Géographie, Economie, Médecine, Psychologie,

Sociologie, Morale et Philosophie Expérimentale.

Un Conseil Mondial confédéra la planète entière

Et les Territoires Spaciaux

Sous la direction de personnages hautement sélectionnés

D'après leur santé, leur morale, leur intelligence,

L'équilibre de leurs connaissances

Et leur valeur d'ascendant sur les foules.

– Messieurs, leur avait-on dit au départ,

Vous avez pour tâche d'obtenir le maximum de bien-être

Physique et moral pour chacun des hommes

Et de créer les conditions les plus favorables

Au perfectionnement de notre espèce.

Voici nos ondes et nos calculatrices,

Voici nos savants, nos penseurs, nos poètes

Et nos chefs religieux.

Vous savez votre métier. Nous vous faisons confiance.

Et maintenant à l'ouvrage.

Un vaste dispatching d'informations et de directives

Rayonna bientôt leur présence dans toutes les dimensions

Des sociétés humaines.

Il ne restait plus alors qu'à confier le soin

De leur sélection et de leur surveillance

A une assemblée aux membres personnellement choisis

Selon un mécanisme permanent de suffrage universel.

**C'est ainsi que se mit à fonctionner,
Modestement d'abord, puis se perfectionnant sans cesse
Par le jeu d'une cybernétique mondiale
Cet admirable système nerveux de l'humanité
Qui nous régit sans heurt, en silence,
Depuis des siècles.**

**Aussi, mes enfants, ne regrettons pas trop le déluge
Même si nous aurions pu l'éviter
Avec un peu d'intelligence.**

**Il est dans toute évolution un moment critique
Où se joue le Tout ou Rien.**

L'humanité a gagné. Remercions nos ancêtres.

**- Mais, papa, il n'y en avait pas eu un, avant,
Un premier déluge ?**

**- Ah oui ! La Bible en parle. Une petite inondation
Pour dessins animés...**

**Il n'est qu'un seul péché sur notre Terre.
Jamais les bandits, les assassins,
Les ambitieux, les escrocs, les canailles
N'ont fait autant de ruines et de victimes
Que les imbéciles bien intentionnés.
Il n'est qu'un seul péché, la Bêtise.
Les autres n'en sont que les sous-produits.
C'est le seul adversaire du genre humain,
Celui qui peut faire éclater le monde
Juste à l'instant où s'ouvrent les portes
De la Terre Promise.**

**Toi qui peines dans ce laboratoire
Vers la solution qui ne vient pas,
Humble fantassin de la science,
Que tu réussisses, que tu échoues,
Ta présence ici est indispensable
A la progression du genre humain.
Alors courage**

Il était une fois un pauvre biologiste
Dans son laboratoire de biologie
Qui méditait, assis sur un tabouret,
Devant des bocaux de grenouilles,
 Le menton sur le poing.
Si l'univers n'avait compris que des atomes
Et des galaxies, des rochers et des nuages,
La pensée de notre savant se fut prélassée
Sur les concepts douillets du bon déterminisme.
 Mais voilà, il y avait la Vie,
Cette sacrée Vie, capricieuse, fantasque,
Qui se moquait éperdument des bonnes manières
Enseignées par la vénérable Mécanique.
Vie aveugle, incohérente, maladroite, capricieuse,
 Paradoxale
Qui se disciplinait à force d'anarchie,
Qui triomphait précisément par les massacres
Insensés qu'elle s'infligeait elle-même.
Vie intensément réelle et pourtant aussi fuyante
 Qu'un savon mouillé
 Quand l'esprit cherche à la saisir.
 Et cette incroyable Vie
Du fond de ses bouillonnements je-m'en-fichistes
 Venait – ça, c'était le bouquet ! –
 De projeter sur son tabouret
 Un biologiste !...
Le plus effarant était bien en effet qu'il y eût là
 Assis au milieu des constellations
 Un homme,
 Infime parcelle de l'univers
 Qui s'interrogeait sur l'univers.
D'abord, qu'est-ce qu'elle venait faire, la Vie,
 Dans ce monde minéral ?
Pourquoi cette lente conquête au long des millénaires ?
Pourquoi ces monstres du secondaire, ces mers d'infusoires,
 Ces montagnes de cadavres blancs ?
Pourquoi ces luttes, ces cruautés, ces massacres ?
Voilà bien du remue-ménage pour ce qui n'est en somme
Qu'une fine moisissure à la surface de notre planète !
Tôt ou tard, fatalement, le moindre souffle cosmique
Et tout retombera dans un bouillonnement de feu.
 Oui, à quoi bon tout cela ?

**Il avait beau scruter l'infini, agiter les vérités premières,
Rationnellement
C'était absurde.**

**Car notre savant s'était juré une loyauté de fer :
Quels que soient les gémissements de son cœur,
Sa raison pour aborder toutes choses
Ne dévierait jamais d'un pouce des chemins de la science.**

Hélas, la science n'allait pas très loin

Et l'homme qui avec le savant habitait la même peau

Restait sur sa faim de justice et d'amour

Car il était d'une nature riche et généreuse

Et le savant avait toutes les peines à le contenir.

- Quel drôle d'animal que l'Homme, se disait le savant !

La seule vérité qu'il possède, son inévitable destruction

Au même titre que n'importe quel amas de cellules,

Il la repousse de toute la vigueur de ses entrailles.

Que de dieux, que de mystiques, que de fables,

Que d'illusions volontaires et de mises en scène,

Que de philosophies et de fausses sciences

Pour masquer au cours des siècles l'implacable réalité !

Sommet de la Vie, l'Homme est aussi le sommet de l'absurde.

Qu'y faire ?

Peut-être la biologie parviendra-t-elle à modifier l'Homme

Selon la raison,

A obtenir par exemple des messieurs nouvelle formule

Qui de voir venir la mort s'amuseront comme des petits fous.

- Si c'est là tout ce que j'ai à proposer !...

Notre savant n'avait décidément pas de chance :

Il avait beau s'étirer les méninges,

Se hisser sur les orteils pour y voir plus loin

Il se cognait sans cesse à l'absurde

Et ne comprenait rien de rien à rien.

- J'aurais dû me lancer dans la politique

Ou les affaires et comme tout le monde

Me bien garder de toucher aux grandes énigmes

Qui ne font que donner migraine

Et neurasthénie.

Entre le pouce et l'index il tenait par les pattes arrière

Un splendide crapaud crevé.

- Ah, on peut dire que j'ai eu la main heureuse

Quand j'ai choisi ce morceau de science !

Mes collègues de Physique, eux au moins, sont à l'aise

Dans un monde qui se tient.

Pour travailler les problèmes de la matière,
Ils ont des lois perfectionnées, eux, des formules impeccables,
Que nous leur empruntons du reste sans nous priver.
Mais moi, sécher précisément sur le problème de la Vie
C'est tout de même un peu fort pour un biologiste.
Il ouvrit les doigts et le crapaud claqua sur la faïence
Platement.

Notre savant était né, hélas, des siècles trop tôt
Et il ne lui serait pas venu à l'idée de se demander
Ce que pourraient penser de lui les savants de l'an...
Deux mille cinquante
Ou neuf mille.

A voir ce qu'en un seul siècle à peine
La science a bouleversé notre existence
Et lézardé nos plus solides philosophies,
Il y a de quoi rêver sur ces mots :
Neuf mille !

N'est-il donc pas ridicule aujourd'hui de prétendre
Au moyen d'un savoir qui ne fait que s'ébaucher
Saisir le pourquoi et la fin de l'Homme et de la Vie ?
S'il est vrai que l'Homme doit réinventer l'Univers
Pour être en mesure d'assurer sa propre évolution
Sa science n'en est encore qu'à l'âge lointain
Où se concrétisait notre planète.

Des millions de siècles devaient encore se consumer
Avant que n'apparaisse l'émouvante protéine vivante
Et bien du temps encore avant les premiers hommes.
Etonnons-nous alors que cette science soit muette
Sur notre destin et qu'un pur savant soit malheureux.
Qu'il en prenne son parti, notre biologiste :
Il traversera l'existence sans avoir rien trouvé
De transcendant

Mais d'autres savants viendront qui poursuivront sa tâche
Et des siècles passeront et des découvertes ahurissantes
Viendront peu à peu éclairer notre chemin.
C'est notre biologiste qui alors sera bien étonné
Si un beau jour il se retrouve sur son tabouret
En l'an neuf mille
Ou même avant.

$$E = M c^2$$

**Pont de lumière entre la matière et l'énergie
Formule admirable dans sa limpide simplicité
Qui saisit aussi bien l'atome que la nébuleuse
Secret des dieux livrant la puissance aux hommes
Le Parthénon, le Cinquième de Beethoven
Britannicus, cette équation en art les égale
Et l'austère savant qui la sut composer
Fut touché lui aussi de la grâce esthétique**

(Einstein l'a dit lui-même "d'une grande beauté")

Ils sont bêtes, mais bêtes !
Disait le jeune Tétonius à son petit frère
Qui sortait pour la première fois.
Ils ont beau avoir vingt mètres de long,
On les possède toujours
Parce que nous, petit frère, on est bien plus malin.
Je vais te donner un bon truc :
Si un jour il y en a un qui veut t'attraper
Tu vises un bloc de lave
Tu cours dessus mais juste avant d'arriver
Tu vires à angle droit.
Lui, d'ici qu'il ait eu le temps de réfléchir
De ses trente tonnes
Il se casse la gueule contre le rocher.
Vois-tu, tous ces gros,
Ils peuvent bien faire trembler le Crétacé
Et broyer les cordaïtes
Dis-toi bien que toi, ils ne te font pas peur.
Même que si tu as faim
Tu n'as qu'à en suivre un du haut de tes branches.
Quand il a fait son œuf
- Ça peut mettre longtemps parce c'est laborieux –
Tu te mets à crier :
- Attention, les gars. Voilà le Rex Tyrannosaurus !
Ça ne rate jamais :
Il déguerpit à fond de train et toi tu te régales.
Mais le plus beau, c'est l'hiver :
Tous ces grands personnages qui nous lorgnent de haut
Ils n'ont même pas eu l'idée
De maintenir leur sang à température constante.
Dès les premiers froids
Tu les vois remuer de plus en plus lentement
Et geler dans les ravines.
Quand on pense que ces formidables seigneurs de l'été
Ces rois du vieux Jurassique
Se laissent dépecer sans la moindre résistance
Par les petits Loxolophus,
Vraiment, mon cher, c'est le cas de le dire :
"Sic transit gloria mundi".

PLOUF

Plouf ! Il est retombé à l'eau, l'étrange animal
Aux nageoires articulées, à la face de grenouille.
Poisson ? Amphibien ? Je ne sais. Pas beau en tous cas.
Le voici qu'il fait quelques tours dans l'eau trouble
Puis il revient un peu plus loin attiré par la berge.
De ses moignons écaillés il se hisse à l'air libre,
Racle les cailloux qui s'effritent, dérape, s'accroche,
Retombe une fois encore dans l'eau hospitalière.
Les fonds bleus offrent dans la douceur du soir
Des espaces limpides où il s'élançe avec aisance.
Dans sa lagune la vie est facile... trop facile
Car soudain un éclair, un jaillissement vers la surface.
Il a, une fois de plus, esquivé son pire ennemi,
Le long poisson vorace aux triples rangées de dents
Qui depuis peu infeste les parages familiers
Et dévore un à un ses frères moins agiles.
Non, ces fonds de sable fin ne sont plus son domaine.
Leurs couleurs chatoyantes cachent un péril mortel
Qui de tous côtés l'enveloppe et se resserre sur lui.
L'animal est revenu en vitesse vers la rive.
Il s'élançe sur la pente, s'y accroche un moment,
Respirant avec peine, la bouche grande ouverte.
Tout à coup la glaise qu'il a mouillée s'affaisse
Et le voilà de nouveau dans son nuage d'eau trouble.
Mais la peur l'aiguillonne et plus loin le bord escarpé
Laisse passer une autre pente de terre plus abordable.
En rampant sur son ventre, en s'accrochant de ses moignons,
En fouettant l'eau de sa nageoire caudale,
Il cherche un équilibre sur ce sol incertain.
Ici, en ce soir désolé, une formidable partie se joue
Sans que personne soit là pour espérer ou frémir.

Il faut que tu réussisses à conquérir ce coin de terre,
Il faut que tu sauves ta vie, ô mon lointain ancêtre,
Et celle de ta descendance. Il le faut ! Il le faut !
Car de ta réussite dépend la plus incroyable aventure :
Celle de milliards d'hommes construisant leur avenir.
Sais-tu qu'à l'endroit précis où maintenant tu peines
Ta victoire nous vaudra, conquérant anonyme,
Un aéroport immense tout vibrant d'avions ?

En somme, vous, Lamarck, vous nous dites que les espèces
Ont dû sans cesse s'adapter aux changements du milieu.
La girafe pour survivre a dû tirer constamment sur son cou
Pour atteindre les feuilles des arbres au fur et à mesure
Que la nourriture se raréfiait plus bas
Et ce cou allongé a fini par marquer sa descendance.
Et vous, Darwin, vous ajoutez que toutes les girafes
N'ont pas fait cet effort, qu'indifférentes ou débiles
Beaucoup ont dépéri par manque de nourriture
Si bien que seules ont subsisté les girafes au long cou.
Vous nous dites que le poisson le plus faible ou le plus bête
Sera la proie désignée du poursuivant, que la femelle
Appartiendra au plus fort des mâles en compétition.
Malheur en somme à ceux que la loterie du bon plaisir
A aiguillés sur les impasses de la mollesse,
De l'inefficacité, de la stagnation. La postérité
N'appartient qu'aux forts, aux habiles, aux chanceux.
Et vous De Vries, vous soulignez : Et aux chanceux
Car le hasard des incidences physico-chimiques
Fait souvent dans l'hérédité des espèces surgir
Des anormaux. La dure loi des probabilités,
Tant les voies du progrès sont des voies étroites,
Condamne la plupart à la souffrance et à la mort
Mais sur le nombre le hasard suscitera tout de même
Quelques mutations heureuses et ce don du ciel
Assurera le triomphe de la descendance.
Mais ce que vous nous dites là, Messieurs, est énorme !
Car enfin si la voie du bon plaisir
N'est pas forcément celle du véritable intérêt,
Si livrés à nos instincts hasardeux nous risquons,
A mille contre un, mort et souffrance,
Il nous faut donc faire appel à notre intelligence,
Il nous faut donc, ça c'est un peu fort,
Une morale.

Voilà dix millions d'années que nous nous brûlons les doigts

A cette damnée sélection naturelle

Voilà dix millions d'années que les peuples s'entretuent

Sans quoi les plus forts ne seraient pas les seuls à survivre

Voilà dix millions d'années que des foules de malades

Gémissent dans les cavernes et les cliniques

Sans quoi la race humaine ne resterait pas vigoureuse

Et maintenant, sélection parmi les planètes habitées,

Car seules seront admises au royaume des cieux

Les humanités raisonnables,

Des insensés parlent de faire sauter la Terre.

Intelligence, intelligence, intelligence,

L'Homme est tout près de t'atteindre

Et de se délivrer des maux d'une sélection aveugle,

Un faux pas, un Isme qui s'exaspère,

La Bêtise !...

Notre destin va-t-il s'éteindre tout d'un coup ?

**Si à l'incroyant j'avais à proposer une morale
Je lui dirais : "Tu es un homme avant tout.
Tu peux être heureux. Tu peux ne pas l'être.**

Tu es libre.

**Sinon alors pourquoi parler de morale ?
Mais si tu veux être heureux, regarde :
Entre un homme qui gémit sur sa couche
Et celui qui gravit allègrement les montagnes
Tu n'as pas le choix.**

**Tu agiras, tu te priveras s'il le faut,
Mais tu te garderas fort et jeune
Car on n'est vraiment un homme qu'en pleine santé"
Voilà déjà le premier pilier de sa morale.**

**Je lui dirais aussi : "Tu n'es pas seul au monde
Ton pain, ton travail, chacun de tes gestes,
Ton sang même te relie à l'ensemble des humains
Que resterait-il de toi si tu les abandonnes ?
Que gagnerais-tu à saboter le vaisseau qui te porte ?
Alors convenons qu'il vaut mieux vivre entre amis.
A coup sûr c'est tellement plus gai, tellement plus efficace"
Et j'aurais là le second pilier de sa morale.**

**Enfin je lui dirais : "Tu as beau cogiter, c'est ainsi :
Derrière toi c'est le limon, devant c'est l'avenir
Un avenir vierge qui sera ce que nous en ferons
Et pour postulat je pose que nous pouvons sans borne.
Si tu ne crois pas en Dieu, crois en cet avenir
Que tu imagineras comme il te plaira.
Tu en as le droit car il y a gros à parier
Que tes visions seront toujours trop courtes.
Mais attention, tu tiens ta part de notre destin**

Entre tes mains.

Alors ne fais pas l'imbécile.

**Ceci dit, maintenant réjouis-toi et travaille".
Ainsi donc seront fondés les trois piliers de sa morale
Et il lui sera facile d'édifier le reste.**

Bénie soit la main du chirurgien qui sauve un malade.
Il avait à peine vingt ans et la vie se fermait devant lui.
Enflé, pâle, les jambes molles et les gestes tremblants,
Son pauvre cœur hantant l'ombre des nuits trop longues,
Il haïssait les jeunes bien-portants, tous, garçons et filles
Comme le détenu hait le visiteur qui vient le plaindre
Par charité. En secret cependant il aimait Marie-Claude.
Elle seule l'avait compris mais comme il ne pouvait le lui dire
C'est dans son fauteuil, les yeux clos, que de longues heures
Il l'épousait, il courait avec elle dans la campagne,
Ils plongeaient dans la mer, ils étaient formidables
Et ils avaient des enfants. Leur place dans le monde
Ils la tenaient haut : lui, il était pilote d'essai,
Elle ? Mais elle restait monitrice d'éducation physique !...
Jusqu'au soir où il avait entendu la voisine bavarder
Raconter que Marie-Claude regardait un peu trop
Les bras de Bernard, le beau garçon. Honteux,
Torturé de jalousie, lui, le rebut de la vie,
La charge inutile de la société, le rejeté de l'amour,
L'absurde, il avait tenté de s'empoisonner.
Le chirurgien l'a étendu sous le champ d'hibernation
Et lui et ses aides se sont penchés sur sa poitrine.
Le cœur, le pauvre cœur mis à nu, on l'arrêta.
Silence. Le cliquetis léger du cœur artificiel,
Le souffle de la suceuse, les froissements de tissus,
Le bruit clair des instruments qu'on pose,
De temps en temps un mot, précis, convenu,
Chaque geste bien au point, minuté au programme,
Peu à peu le miracle s'achevait, un vrai celui-là.
Le cœur reformé comme il aurait dû se trouver
A la naissance si généticiens et législateurs
Avaient déjà connu leur métier car aucune mère
Ne devrait livrer au monde un bébé mal au point.
On remit le cœur en marche. La pression était bonne
Pour la première fois. Dans quatre jours le malade,
Le désespéré, le rayé de l'existence, se réveillerait.
Il apprendrait que tout avait réussi comme promis,
Que la jeunesse s'offrait à lui comme à tous les autres

**Qu'il pourrait courir, nager, travailler, tenir sa place
Parmi les copains, qu'il oublierait son cœur, ô merveille !
Et n'aurait plus du tout besoin de s'enfermer dans ses rêves
Car il serait digne de Marie-Claude et la protégerait.
Le chirurgien venait de recoudre à la machine
Les derniers tissus puis la peau, non pas de ces points
Grossiers qu'on voyait encore aux débuts de la chirurgie.
Mais d'un fin stoppage qui ne laisserait aucune cicatrice.
Le patron releva la tête, s'étira et quittant ses gants :
"Un bien vilain temps aujourd'hui !..."**

La ménagère essuyait le lait répandu sur le réchaud
Un chien aboyait contre le paria et son gourdin
La Vahiné dansait sur le sable entre deux palmiers
Et la lune derrière elle blanchissait le Pacifique.
L'importateur de Téhéran s'épongeait le front
Tandis qu'en plein conseil, graphiques en mains,
Son banquier prouvait que la guerre tarirait les commandes.
Les deux bûcherons de la taïga posaient leur hache
Et l'un d'eux prenait dans sa sacoche un poisson frit.
"- Je te défends de faire le crawl dans ta baignoire !..."
Criait cette maman japonaise à son garçon turbulent.
"- A vos postes ! clamait le sergent aux soldats mal éveillés
On va recevoir l'ordre de lancement d'un moment à l'autre".
Le malade ouvrait la fenêtre de la clinique et la lune
Se couchant sur Gibraltar lui promettait un jour radieux.
C'était la première fois que Vittorio rencontrait le père
Et il jugea tout de suite qu'il valait mieux attendre,
Pourtant Lucia de son coin l'encourageait des yeux.
"- Allo, allo. Demandons seconde confirmation. Répondez".
Et le radio attendait, anxieux, et avec lui tout l'équipage.
"- Nous disons bien : clef A X H W, plan 6, deux fois trois.
Exécutez. Bonne chance, camarades. A vous la victoire !..."
La procession du Grand Lama tournait autour de la stèle
Mais le vent mêlé de neige faisait pleurer tous les yeux.
Elle avait accouché avec une aisance singulière
Et riait de voir l'affreuse grimace de son fils.
"- Soutenez-moi, murmurait le condamné défaillant
"Je vous demande pardon, Messieurs, mais cette potence..."
Le jeune poète avait saisi une minute de calme
Et sur sa feuille blanche il raturait le premier mot.
Sur l'herbe chaude, entre les pins, dans les cris des cigales,
Deux jeunes corps s'enlaçaient, nus, haletant et riant,
Comme il en fut toujours depuis les temps bibliques.
"- Te Deum laudamus, entonna le missionnaire"
Et le Noirs reprirent à faire trembler la forêt.
"- Est-il possible d'avoir dans sa classe un nigaud pareil !"
"Reprends-moi toute la phrase latine et sans faute !"
"-Les Impérialistes au poteau !", hurlaient les Communistes.

"- Au poteau les Communistes !" beuglaient les autres.
La Malgache tenait enfin sous le feu de son microscope
Ce virusoïde quelle avait prédit depuis vingt ans :
La greffe était bien la clé de tout le problème,
C'en était fait, le cancer avait fini ses ravages.
Et c'est ainsi que partout dans le monde en cet instant
Gestes neufs, gestes vieux depuis le début des âges,
Bouillonnements continus d'une humanité qui monte,
On remuait, on travaillait, on mangeait, on dormait,
On naissait, on épousait, on riait, on gémissait
On marchait, suait, bagarrait, réunissait, ratait,
On priait, doutait, étudiait, espérait, enseignait,
On bavardait, dansait, jouait, désirait, payait,
On enviait, mentait, pardonnait, grandissait, guérissait,
Trois milliards d'humains menant leur vie quotidienne.
Seule une radio quelque part en Asie annonça :
"- Nous apprenons à l'instant une effroyable nouvelle..."
Une éclatante lueur fit le tour de la planète
Et notre vieille Terre rayonna dans l'espace,
Jeune compagnon du dieu Soleil tant chéri des Hommes.

Une fois de plus la Bêtise a devancé l'intelligence.
Une fois de plus un Passé a sombré avec un Présent.
C'est en vain que le hasard a brassé les millénaires
Pour déclencher enfin la vie sur notre globe refroidi.
C'est en vain que se sont livrés une atroce bataille
De cinq cent millions d'années géants et microbes
A l'implacable concours de la sélection naturelle.
C'est en vain que d'innombrables lignées de préhominiens
Ont usé leur adresse avant de parvenir à se tenir debout.
C'est en vain que les premiers hommes ont lutté
Contre la faim et les fauves, contre les esprits mauvais,
Qu'ils ont sur un haut lieu allumé leur premier feu,
Que leur humanisme tout neuf s'est immortalisé
Par les peintures sacrées aux parois des cavernes.
C'est en vain que Socrate a parlé sous le péristyle.
C'est en vain que les Chinois ont bâti leur fameux mur.
C'est en vain que les légions se sont mises en marche
Et qu'Hannibal fut vaincu par Scipion à Zama.
C'est en vain que les Huns ont tracé leur sanglante route
A travers les débris de l'antique civilisation.
C'est en vain que Mahomet est rentré à la Mecque,
Que la Convention a proclamé les Droits de l'Homme,

Que Napoléon a bâti sa gloire et proclamé ses lois,
Que Hitler a clôturé ses camps de concentration.
C'est en vain que les prophètes ont enseigné l'esprit.
C'est en vain que tant de penseurs, tant de poètes,
Que tant d'éducateurs obscurs, que tant de mamans
Ont travaillé la pâte rebelle du cerveau humain.
C'est en vain que Gutenberg a mis au point l'imprimerie
Que Pasteur et Claude Bernard ont eu tous deux raison,
Que Einstein découvrit un jour que E égale $M c^2$
C'est en vain que tonna la première bombe nucléaire,
Que le premier vaisseau contourna notre brave lune,
Que fut lancé notre témoin lumineux vers l'infini.
C'est en vain que les hommes de tous les temps
De toutes les conditions, de toutes les latitudes,
C'est en vain qu'ils ont tant aimé et tant massacré,
Tant chanté et tant souffert, tant pensé, tant espéré,
Qu'ils ont tant travaillé, tant avorté, tant réussi.
Une éclatante lueur fit le tour de la planète
Et notre vieille Terre rayonna dans l'espace,
Jeune compagnon du dieu Soleil tant chéri des Hommes.
Ce cataclysme n'avait du reste aucune importance.
Une fois de plus tout simplement dans le vaste univers
La Bêtise avait eu raison de l'Intelligence.
Une fois de plus échouait une tentative d'humanité
A deux pas de la Terre Promise.

Si à l'incroyant j'avais à proposer une espérance
Je lui dirais : Pour toi les religions ont vécu.
Tu ne crois plus au Dieu bon qui dirige toute chose
Depuis que tu as vu l'horreur d'une nature indifférente
Où l'ours déchire à belles dents le saumon qui souffre
Et se retire satisfait, la conscience meilleure
Parce que l'estomac rempli. Tu as même compris
Qu'il est nécessaire que les espèces s'entredévorent,
Que des nichées joyeuses soient dépecées, sanglantes,
Devant la mère impuissante à répondre à leurs cris
Parce qu'une espèce aurait tôt fait d'envahir la terre,
Que ce Dieu bon n'a fait en somme et des mêmes êtres
Que des victimes innocentes et de véritables bandits.
Tu as même vu les hommes dépasser les bêtes
Et le ciel rester sourd aux appels les plus déchirants.
Si tu ne crois plus en ce Dieu, qui t'en blâmerait ?
Mais retourne-toi et regarde. Pendant des millénaires
Les religions nous ont ouvert les portes du futur.
L'homme vêtu de peaux de bêtes qui à la nuit,
Rentrant dans sa hutte, s'arrêtait sur la hauteur
Qu'éprouvait-il ? De tous côtés à la ronde
L'univers se recouvrant d'une forêt hostile,
Des hurlements de fauves, un ciel muet qui tourne,
Lui et les siens perdus, pauvres, traqués, bataillant
Sans répit contre les bêtes, le froid, la famine,
Les ennemis de son clan, simplement pour leur survivance.
Comment aurait-il pu maîtriser son rude destin
Sans expliquer tant bien que mal le monde,
Sans le peupler d'êtres bons ou mauvais ?
Quand le cyclone se précipitait en sifflant,
Quand la mort approchait de sa hutte,
Comment ne pas se prosterner devant les dieux en courroux ?
Et quel soulagement de savoir qu'après la mort,
Il survivrait dans le clan retrouvé de ses ancêtres !
Les religions furent dès l'origine le ferment de croissance
D'une humanité à son réveil dans un monde hostile.
Elles seules se révélaient capables de mouvoir les hommes.
Médecine, lois, stratégie, morale : tout s'y raccrochait.

Si elles furent efficaces, c'est que par quelque endroit
Elles reposaient sur la vérité. Comme les sciences.
Et tu ne peux, si tu es intelligent, les rejeter sans appel.
Regarde maintenant de l'autre côté. Envies-tu le sceptique
Pour qui rien n'a de sens, qui n'attend rien,
Qui s'en va, effaré, dans un univers vide,
Sous prétexte que sa raison n'a pas découvert
Quoi que ce soit qui vaille la peine de vivre ?
Il se dit logique et loyal, impitoyablement loyal
Et il l'est. Mais il ne voit pas combien il est ridicule,
Lui né d'hier des profondeurs d'un règne minéral,
Lui dont le cerveau commence à peine à se former,
De se croire capable de scruter valablement
L'origine et la fin de toutes choses.
Une larve de hanneton au sein d'une terre obscure
Cheminait. Et quand elle eut bien cheminé
Elle s'arrêta et conclut que l'univers entier
Était rempli de terre obscure. Elle était logique,
Fort de son irréfutable expérience. Mais sa sœur
Croyait au soleil qu'elle n'avait jamais vu.
Pure hypothèse ! Pure religion ! Le soleil c'était
Un doux animal qui vous caressait de ses pattes
Et vous apportait de savoureuses racines dans ses mandibules.
Cet espoir l'exaltait si bien qu'elle entra en métamorphose
Tandis que l'autre, logique, se laissa dessécher.
Laquelle en fin de compte avait raison ?
Par où péchait la prétendue logique de la première ?
Parce que née de la veille au sein d'une terre obscure
Elle se croyait capable d'étendre valablement
Sa minuscule expérience aux espaces sans fin.
La seconde au contraire, munie d'un instinct plus sûr,
Se laissait diriger par l'espoir qui l'accomplirait.
Une troisième, c'est toi-même, aurait pu hausser les épaules :
"Qu'est-ce que c'est que ce soleil qui a des pattes
"Et qui vous met des racines dans les mandibules ?"
"Ta sœur est sérieuse, elle ! Elle a beaucoup étudié !"
Mais cette troisième qui n'était pas sotte
A mis la mandibule au menton en observant
Attentivement ce qu'il advenait de l'une et de l'autre :
"Tiens, tiens, se dit-elle ! Certes un soleil ne saurait avoir
"Ni pattes, ni mandibules. Mais tout de même...
"Cette idée-là, à voir ce qu'elle produit, cette idée-là,
"Elle a peut-être bien quelque chose de vrai !"

**Entre la religion qui meut en avant les foules de l'histoire
Et le scepticisme stérile où s'enferme l'isolé,
Au tribunal de la raison le jugement sera vite rendu
Et les hommes de l'an Neuf Mille diront les louanges
De ceux qui marchent clopin-clopant vers la vérité
Mais ils riront du soi-disant homme de raison
Qui entre deux hypothèses aussi gratuites l'une que l'autre
N'a pas eu le simple bon-sens de choisir la plus efficace**

Oui, incroyant mon ami, tu as raison : la loi de la Jungle.
Terrible loi de la Jungle ! Malheur aux malades, aux faibles !
Point de pitié ! Le poulpe dépèce lentement, à plaisir,
Le crabe enserré dans ses tentacules. Pour lui
Satiété, force, joie de vivre. Il l'a toujours fait
Il continuera. Le serpent dévore la nichée
Devant la mère qui volète, suppliante, béante d'horreur.
Qui l'en empêcherait ? La mère est bien trop chétive.
Pas de gendarme. Alors pourquoi se gêner
Puisque c'est si savoureux ? L'innocente poule
Suffoque dans les serres qui viennent de claquer
Sur elle et lui percent les poumons. Elle l'a mérité
Puisqu'elle est faible devant l'épervier. Le hanneton
N'a-t-il pas éclaté sous son bec à elle car lui aussi
Avait le tort d'être faible devant la poule.
Et c'est ainsi. Le mâle moins puissant sera chassé
Et s'en ira se mal satisfaire en pleurant la femelle.
Les peuples armés envahiront les pacifiques
Et les pilleront au nom du droit de conquête.
L'homme d'affaires, celui qui n'est pas un homme,
N'agit pas autrement que ses ancêtres animaux
Lorsqu'il se repaît légalement d'un naïf adversaire.
Pas de gendarme. Pas de morale. Pas l'ombre d'un châtement La
prospérité au contraire et rien de ce Dieu
Qui étend sur toute créature son autorité paternelle.
Brutalités, crimes, massacres, génocides,
La nature n'est qu'un hurlement de souffrances
Sous la mer qui ondoie et les arbres en fleurs.
Pouvait-il en être autrement ? Quand Dieu est absent,
Tant que ne luit pas une intelligence directrice,
Les êtres s'en vont au hasard, s'opposent de se tuent
Pour subsister et la vie chemine par la force des choses
A grands coups de violence, de ruse, de douleurs et de morts.
C'est à ce prix exorbitant que la nature est féconde.
La loi de la Jungle coûte cher, terriblement cher,
Mais enfin elle fonctionne et il n'en était pas d'autre.
Les coyotes happeront les lapins moins agiles
Si bien que seuls les champions se reproduiront.
Mille regrets pour les premiers mais n'est-ce pas logique ?

Un reptile grossira en colossal Dinosaur.
Le froid viendra. Il ne trouvera pas d'abri
A sa taille. Il périra. Qu'importe. C'est son affaire.
Il n'avait pas de guide. Il s'est lancé dans cette voie
Au hasard de mille aiguillages tripotés par mille causes.
D'autres sont restés petits. Comme ça. Par hasard.
Le froid est venu. Ils ont trouvé où s'abriter
Et porter sans trop de mal leur progéniture.
Parmi les infortunés que maux et massacres exterminent
Seuls se maintiendront ceux qui se trouvent
De jouir d'une énorme natalité. Tant mieux pour eux.
Les lignées qui plaident la parthénogénèse
Perdront vite leur procès. Pas de chance :
Les probabilités de survie avantagent les sexes.
C'est ainsi que peu à peu, à force de sélections impitoyables,
Chassée en avant par une implacable logique,
La vie a gravi les degrés d'une amélioration continue
Jusqu'à susciter enfin des êtres nouveaux
Qui, sous le même aiguillon de la souffrance,
Commencent à comprendre, des êtres qui découvrent
Par la vertu des expériences cuisantes ou merveilleuses,
Qu'on peut éviter les voies qui mènent au malheur,
Qui saisissent les bienfaits d'un fonctionnement cérébral
Expérimentant d'avance les choix qui s'offrent,
Qui bien vite se prendront en charge eux-mêmes.
Les préhominiens pendant encore quelque mille ans
Auront du mal à se débarrasser de la loi de la Jungle
Mais comme de plus en plus le bon-sens prévaudra
Un jour cessera la loi de la Jungle pour la loi de l'Homme

Loi de l'Homme, loi d'intelligence, loi d'amour.
Cette loi nouvelle est née dans le premier nid
Lorsqu'une mère s'est attachée à sa progéniture,
Lorsqu'un mâle s'est mis à protéger sa femelle,
Lorsque des espèces ont vaincu par la solidarité
Les anciens conquérants obstinés dans leur égoïsme.
Puis vinrent les hommes, les hommes qui ont compris

Qu'il est désastreux, le hasard !

Que le rendement du hasard est catastrophique !
Le hasard, bien sûr, déterminera la bonne voie
Si on lance cent rapides dans une gare de triage
Mais que de casse eût évitée un simple aiguilleur
Pour le même résultat ! Mille et mille rebuts,
Mille et mille souffrances et morts pour une réussite.
Que de larmes et de sang pour construire une nation !
Que de nations ravagées avant que naisse l'union mondiale !
Il faudrait bien pourtant que les peuples se disent :
Si nous nous lançons dans un nouveau Drang Nach Osten
Ça ne pourra faire qu'un formidable massacre.
Ne serait-ce pas plus efficace, plus heureux,
Plus économique de s'entendre entre tous ?

SI ON S'ORGANISAIT ?

La loi de la Jungle finit où commence l'Homme.
Elle nous laisse. Elle a vécu. La suivre encore,
Laisser encore un seul clan triompher par elle,
Est aujourd'hui une honte pour notre espèce.
L'avenir appartient désormais à l'intelligence.
Depuis que l'Homme a commencé à concevoir
Le lendemain des choses, depuis qu'il sait apprendre
A apprendre, la faim et la guerre s'éloignent dans le passé,
Son efficacité s'améliore, son destin s'accélère :
Organisation d'abord, puis solidarité, puis amour,
Puis conquêtes inconnues dans un avenir de gloire
Où les religions traversant les âges viendront aborder
Car des prophètes l'ont senti, l'ont dit, l'ont crié,
Sont morts pour cela : qu'il faut que les hommes
Apprennent à s'aimer. Que viennent des savants
Qui par $a + b$ prouveront aux esprits altérés de certitude
Que doit enfin cesser la loi de la Jungle,

**Que notre liberté s'achète au prix de notre intelligence,
Que notre avenir dépend de notre puissance unie,
Que l'amour est une force dans la ligne de l'évolution.**

Hâtez-vous, les hommes.

**Voici le moment où il faut choisir
Car la loi de la Jungle pour finir en beauté
Risque de faire sauter le monde.**

Dès qu'il a pu fonctionner, l'esprit de l'Homme
A trouvé débile et odieuse la loi de la Jungle.
Il n'a pu accepter que des crimes restent impunis,
Que des destructions stupides profitent aux violents,
Que l'innocence serve de proie aux crapules.
Il a pressenti, imaginé, bâti un monde meilleur
Où fonctionneraient correctement les cerveaux,
Où cette justice amènerait joie et bien-être,
Où l'Homme serait exalté dans toutes ses puissances.
Mais pataugeant dans la boue, traqué dans sa forêt,
A la merci de la famine et des hivers sans fin,
Comment aurait-il pu placer son idéal sur cette terre ?
Donc ce serait dans un autre monde et comme la mort
Le cernait de près, ce serait après la mort.
Il y eut des génies et des démons, il y eut des dieux,
Il y eut un seul Dieu : un être intelligent, bon,
Puissant, clairvoyant, juste, l'incarnation
De l'homme idéal, le prototype de l'homme futur.
Invention capitale : Dieu régissant sur toutes choses,
Alors l'Homme se délivrait de la loi de la Jungle.
Plus de crimes parfaits, plus de fautes impunies,
Plus de guerres canailles historiquement glorieuses,
Plus de stupidités criardes baptisées géniales,
Plus d'hypocrisies habiles à se camoufler en vertus
Qui ne soit un jour jugées pour ce qu'elles sont.
La loi de l'Homme devait primer la loi de la Jungle.
Elle serait le nouveau code des pensées et des actions.
Le mot d'ordre n'était plus : vous progresserez
En vous éliminant bêtement les uns les autres
Mais en vous aimant intelligemment les uns les autres.
Ainsi comme des vaisseaux voguant au-dessus du réel
Les religions sur la misère des siècles ont véhiculé l'humain.
Légendes, naïvetés, passions, profits, qu'importe !
Nulle forme de vie n'atteint la perfection du premier coup.
Non, la religion n'est pas une déviation sans issue.
Elle est la première manifestation de l'intelligence
Elle s'inscrit dans la ligne directe de l'évolution.
A ses débuts l'Homo Scientificus avait bien des chances
Au nom de son savoir encore si ridiculement court
- L'humilité exige décidément des cerveaux perfectionnés –

De supprimer la religion, comme ça, d'un coup, sans quartier.
Le beau résultat : pour fin suprême, direction la tombe.
En attendant, votre petite science n'en voyant pas davantage,
Vous n'êtes plus, Messieurs, que quelques kilos d'organes.
Alors on se dit réaliste. Fini la sensiblerie religieuse
Qui au long des siècles avait tant bien que mal
Ebauché la morale des hommes.

On découvre la loi de la Jungle,
Singulière innovation ! La lutte redevient facteur de progrès.
On ne parle plus de malfaiteurs et de victimes
Mais exclusivement de vainqueurs et de vaincus
Que ce soit entre nations, Jungle suprême,
Ou entre individus devant les tribunaux,
Que ce soit entre les partis, entre les classes,
On procède par destruction. Malheur aux faibles !
Honneur aux plus malins, aux plus canailles !
Vive l'hypocrisie qui saura manier les belles idées
Et la modestie, cet orgueil qui sait si bien s'y prendre !
Mis dis-moi, incroyant, mon ami, mon frère,
Qu'arrivera-t-il si l'Homme à force de conquêtes
Finit un jour par se conquérir lui-même
Et reconstituer les plans de la machine désintégrée ?
C'est alors que seraient satisfaits nos désirs de justice,
Qu'il n'y aurait plus réellement ni crime parfait,
Ni vice déguisé en vertu, ni guerre soi-disant juste
Qui ne soient révélés par les archives du temps
Et jugés en fonction des paramètres les plus exacts.
C'est alors que du coup nos vieilles religions
Recevraient la justification la plus inattendue,
Que du coup prendrait corps l'antique rêve d'immortalité.
C'est du coup aussi que nos scientifiques d'aujourd'hui
Feraient figure d'imbéciles. Quant à toi, si tu as soif
D'une authentique espérance, tu peux encore puiser
Dans ta religion mais n'espère rien du vide :
La foi a soulevé les nations, le scepticisme rien.
Pour le reste tu n'as qu'à te tourner vers l'avenir :
Déjà commencent à couler d'autres sources d'espérance.
Regarde autour de toi. En cent ans que de prodiges !
Les hommes ont sauté du cheval à la fusée.
Ils se traînaient hier dans les chemins cahoteux
Les voilà maintenant sur la route des étoiles.
Hier encore ils n'avaient que la force de leurs bras
Pour arracher au sol lourd la pierre de leurs maisons

**Aujourd'hui ils projettent dans le ciel des montagnes.
Hier ils recomptaient leurs additions sur leurs doigts
A présent leurs machines leur débitent sans erreur
Des torrents de chiffres, de courbes, d'analogies.
Les cerveaux sont réparés, les maladies reculent,
La vieillesse rajeunit, l'intelligence s'améliore,
Le passé mort à tout jamais revit et se rapproche,
Les nations bouillonnantes refont leur avenir
Sur plus de justice, la liberté gagne sans cesse
Au fur et à mesure que la machine se perfectionne.
Demain à la fois exalte et terrorise.
Certes les Hommes se sont cruellement meurtris
A leur puissance trop neuve, mais leur souffrance,
Leur souffrance, elle aussi, est riche d'enseignement
Et il est à parier qu'à l'heure du danger suprême
L'instinct de conservation arrêtera les insensés.
Ce progrès accéléré qui en un siècle à peine
A tellement changé le monde de nos aïeux,
Pourquoi ne s'élèverait-il pas au niveau des religions ?
C'est plus qu'il n'en faut pour abreuver ton espérance.
Tu feras ta passion de l'Homme. Tu lutteras
Pour le libérer de plus en plus de la loi de la Jungle,
Pour que règne de plus en plus cette justice
Qui n'est autre que le fonctionnement correct
D'une société qui se veut pleinement humaine.
Tu apporteras ta modeste part à l'effort commun,
Tu feras ta joie de chacune de ses victoires,
Tu transmettras, sans l'altérer, en le fortifiant,
Ce trésor de vie qui te vient du fond des âges
Afin qu'en juste retour si notre descendance
Parvient aux temps meilleurs que bien avant les savants
Les prophètes ont annoncé, nous puissions un jour
Reprendre notre place dans la caravane humaine**

**Si c'est à nous de choisir notre destin
Imbéciles que nous sommes
Choisissons-le donc heureux !**

Jeune fille de vingt ans

**Tu as raison de modeler ton corps par des mouvements choisis
D'être ardente aux sports pour te garder belle et forte
Car en toi passe la vie des générations futures**

Jeune fille de vingt ans

**Tu as raison de mépriser le tabac, l'alcool, la bonne chère
Et la drogue où s'enfoncent tant de minables vaincus
Car ta joie de vivre c'est d'abord ton insolente santé**

Jeune fille de vingt ans

**Tu as raison de vouloir tout apprendre, tout connaître
D'expérimenter au plus vite les idées les plus neuves
Car tu dois t'élargir l'esprit aux dimensions du monde**

Jeune fille de vingt ans

**Tu as raison de refuser l'esclavage des Ismes
Dernier rempart où la Bêtise s'est retranchée
Sois toi-même et prends garde à leurs subtiles chaînes**

Jeune fille de vingt ans

**Tu as raison de t'opposer ceux qui admettent la guerre
La loi de la Jungle ne concerne plus les êtres intelligents
Il n'est qu'une seule humanité face à l'univers**

Jeune fille de vingt ans

**Tu as raison de placer très haut ce qu'on nomme l'amour
Cette intégration avec un ami pour une conquête commune
Et, puisque la vie t'approuve, de t'y livrer sans partage.**

Jeune fille de vingt ans

**Parce qu'il a fallu pour te réussir tant de millénaires
Parce qu'en toi s'incarnent les promesses de l'avenir
Parce que tu es la figure de proue de la génération qui vient**

**Et parce que tu nous inspires nos idées les plus généreuses
Et parce que tes yeux reflètent toutes les douceurs du monde**

Jeune fille de vingt ans

Tu as raison de sourire.

Je t'aime, ô mon époque

**Toi qui resplendis de lumières au front des grandes villes
Toi qui nous transportes dans les airs avec tant de naturel
Toi qui nous ouvres les profondeurs bleues des océans
Toi qui nous donnes la puissance qui pulvérise les montagnes
Toi qui nous lances dans les espaces pour les peupler**

Je t'aime, ô mon époque

**Les usines tournent, les trains roulent, les ports bourdonnent
Les cités neuves se parlent par-dessus mers et continents
Les nations échangent leurs richesses et leurs chansons.
Comme cette terre autrefois déserte, triste, démesurée
Comme cette terre est aujourd'hui peuplée, joyeuse et petite**

Je t'aime, ô mon époque

**Toi qui suscites sans douleur des enfants bien nés
Toi qui fais reculer la faim, la maladie et la mort
Toi qui modèles nos corps pour rendre notre espèce plus forte
Toi qui nous ramènes à la nature en nous la soumettant
Toi qui construis l'homme plus libre et plus généreux**

Je t'aime, ô mon époque

**Les arts nouveaux se cherchent à travers des essais barbares
Les idées bouillonnent où fondent les vieilles doctrines
Bon gré malgré, tout est remis en question et si parfois
Notre espèce se brûle les doigts sur un restant de bêtise
Invinciblement s'établit le triomphe de l'intelligence.**

Je t'aime, ô mon époque

**Fruit des efforts millénaires de tant de vies bien remplies
Epoque redoutable, époque débordant d'optimisme
Epoque où se joue le sort des siècles passés et futurs
Toi qui peux nous rejeter à l'instant dans la nuit originelle
Mais qui nous souris par tant de motifs d'espérance**

Plus haut, les hommes
Editions Jean Grassin
50 rue Rodier PARIS 9°
N° de la deuxième édition : 771
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1973

**Et voici sous une prosodie classique quelques poèmes de Renée CHAUVY,
l'épouse de Pierre PERSAT**

NOCES D'OR

(A mes beaux-parents)

**Voici donc cinquante ans que saison par saison
Vous parcourez tous deux ensemble votre route
Et vous n'avez jamais rêvé d'autre horizon
Fidèles compagnons dans un monde en déroute**

**Qu'apportait donc la vie exigeante et tranquille
En ce beau jour d'automne où la vogue des noix
Mêlait ses bruits de fête aux rumeurs de la ville
Et qu'allait-elle offrir cette alliance au doigt ?**

**A vous maman, l'humble labeur de la semaine
Sous la lampe du soir votre front lourd penché
Vers la fine reprise aux chaussettes de laine
Ou les pommes de terre à bien vite éplucher**

**La lessive au lavoir quand l'eau était glacée
La branche de lilas au retour du printemps
Le linge sur le pré, la nappe repassée
Et le bébé si lourd qui avait mal aux dents**

**Le bonheur du premier enfant, cet avenir
Pour lui, pour vous, immense et si vite épuisé
La vie éclate en lui, le pressant de grandir,
Premier regard, premier chagrin, premier baiser**

**Joie de Noël : l'église pleine de lumières
De chants anciens, bonheur toujours renouvelé
Famille réunie au soir pour la prière
Ciel pur sur la maison d'étoiles constellé**

**Pour vous, papa, tant de départs avant le jour
Le pic, la lampe et la fatigue de l'échine
Les retours au foyer quand le pas se fait lourd
Après l'eau, la poussière et la nuit de la mine**

**Le jeu de carte usé, le petit qui épèle
Le grand bol de café, la senteur des marrons,
La chaise au coin du feu quand au dehors il gèle
Et la fraîcheur des soirs d'été sur le balcon**

**La cruche qu'en allait remplir à la fontaine
La marche à travers bois, le soleil des chemins
Et le petit chemin descendant vers l'Ondaine
La portion partagée à l'ombre d'un sapin**

**Les cueillettes qu'on fait au hasard des buissons
Les amis rencontrés, les voisins qui s'assemblent
Pour boire un verre ou deux en clamant leurs chansons
La tendresse fidèle et les soucis ensemble**

**Vos petits ont grandi... La vie ainsi décide
Ils n'ont pas oublié leurs souvenirs d'enfants
Lorsqu'ils s'en sont allés, laissant des places vides,
Et vous ont mieux compris en devenant parents**

**Et les années passaient... des printemps, des étés,
Mais vos yeux restaient clairs et vos mains en cadence
Pour vos petits enfants aux regards enchantés
Savaient réinventer les jeux de votre enfance**

**Automne puis hiver... Votre constante foi
Par-dessus les jours gris éclairait votre route
Et quand vous étiez las vous songiez bien des fois
Au Dieu caché qui nous comprend, qui nous écoute**

**Petite Valérie en vous portant des roses
Dit qu'on vous aime bien, chers papa et maman,
Vous parlez des anciens, du temps des simples choses
Quand nous voyons déjà vos noces de diamant**

**En y mêlant l'épine avec la floraison
Chaque jour enrichit l'épaisse gerbe blonde
Qu'à Dieu vous offrirez au bout de vos saisons...
Et vos petits-enfants feront un nouveau monde.**

(Le 19 Octobre 1969 : Renée)

Avant que le jour se lève
Vers quatre heures chaque nuit
Pour quelques minutes brèves
J'ai rendez-vous avec lui

Es-tu mésange ou fauvette
Petit oiseau inconnu
Qui m'offres ce chant de fête
Toi que je n'ai qu'entendu ?

Rouge-gorge ou rossignol
Dans la nuit illuminée
Ta chanson prend son envol
Et j'écoute fascinée

Tes notes comme des perles
Vers le ciel s'égrenant
Sont un appel qui déferle
S'épanouit et s'étend

Le gros chat blanc en maraude
Lui sans maître et sans maison
Qui dans l'ombre toujours rôde
Ecoute aussi ta chanson

Mais la branche où tu te perches
Sous son élan cassera
Alors il guette et il cherche
Quelque ruse et puis s'en va

Petit oiseau solitaire
Appelant l'oiseau ami
Une nuit tu vas te taire
Quand vous ferez votre nid

Moi, je garderai au coeur
La joie ainsi dérobée
Que ton appel au bonheur
Tant de nuits m'aura donnée.

(Nuit du 8 au 9 mars 1999)

POUR TES VINGT ANS, GENTIANE

Dès que tu ouvris tes yeux sur le monde
Tu nous as aimés, tu nous as souri
Je revois toujours la fillette blonde
Qui tendait ses mains vers tout ce qui vit

Tu imaginais des jeux dans ta tête
Offrais des dessins, de mignons cadeaux
Semant les saisons de gentilles fêtes
Ton rire éclatait comme un chant d'oiseau

Aimant les chevaux, les chiens, les grand'mères
Tout ce qui peinait te faisait pitié
Déjà tu voulais que les gens soient frères
Tu tissais partout des liens d'amitié

L'enfance passée ouvre l'avenir
Et tu as vingt ans... si fraîche et jolie
Porteuse de joie et sachant cueilliir
Au long du chemin les dons de la vie

Tu prépareras les moissons futures
Et dans les jours gris mettras des couleurs
Aidant les petits, aimant la nature,
Essayant de faire un monde meilleur

Voici nos présents, nos baisers, nos fleurs
Bon anniversaire !... Amis et famille
Font de tendres vœux pour que le bonheur
Ainsi qu'un soleil sur ta route brille

(10 juillet 1999 Mamette)

LE CHAT

Assis à la fenêtre, immobile et rêveur,
On le voit au matin dans la lumière pure
Observer le ciel clair, le jardin et les fleurs
Et le soleil levant nimbe d'or sa fourrure

Puis il part de son pas élégant et discret
Vers quel chemin, quel but, vers quelle découverte ?
Il porte son mystère, il garde ses secrets.
Sa robe en velours noir glisse sur l'herbe verte

Il reviendra plus tard, tranquille et satisfait
C'est l'heure du repas, de faire sa toilette
Puis ayant constaté qu'ici tout est parfait
Il dort couché en rond au doux creux de sa couette.

Quand la nuit tombera il remplira son rôle
Et sur celle qu'il aime veillera patiemment,
A l'aube il montera tout contre son épaule,
Blotti sur l'oreiller, paisible et ronronnant.

Puisque j'ai conservé dans le cœur des chansons
Et qu'en ce jour d'avril, c'est notre anniversaire
Je veux te les offrir sans beaucoup de manières
Comme un bouquet cueilli au temps des floraisons

Même pour répéter ce qui souvent fut dit
Qu'après tant de printemps et tant d'étés : je t'aime
Puisqu'il faut bien donner une forme au poème
J'ai choisi le sonnet qui, lui, n'a pas vieilli.

Lui qui brilla jadis au temps de la Pléiade
Lui qui garde son rythme ainsi qu'une ballade,
Simple et harmonieux, il est resté charmant.

Pour chanter notre amour qui emplit tant de pages
Il me prête sa voix. Je te l'offre en hommage
Lui qui n'aura jamais rides ni cheveux blancs.

TON BOUQUET BLANC

Ce soir tu m'as offert ces fleurs épanouies
Qui sont pour toi et moi le touchant souvenir
Du jour déjà lointain mais qui ne peut finir
Où nous sommes partis ensemble pour la vie

Le soir est descendu. Dans ma chambre il fait sombre.
Je pense à ce printemps où déjà je t'aimais
J'ai tant de souvenirs qui vivront à jamais
Que ton bouquet tout blanc éclaire la pénombre.

Tant que refleuriront de belles roses blanches
Et tant que des lilas jailliront de leurs branches
Il y aura toujours dans nos cœurs un printemps.

Qu'importe si demain les roses sont fanées
Moi je garde ta main tout au long des années
Et tes yeux sont toujours du bleu que j'aime tant.

TA MAIN

**Nous montions heureux vers la chapelle ancienne
Par un matin d'avril il y a vingt cinq ans
Et malgré tant d'hivers, d'étés et de printemps
J'ai toujours du bonheur quand ta main prend la mienne.**

**Quand les fourrés sont pleins de vives églantines
Quand les pommiers sont blancs, quand les genêts sont d'or,
A l'heure du couchant quand le soleil s'endort
J'aimerais plus souvent monter sur la colline**

**Quand la moisson ondoie au souffle de la brise
Quand la brume s'effile en lente nuée grise
J'aimerais plus souvent partir à tes côtés**

**Ta main que je tenais dans les sentiers de mousse
Ta main que je connais si bien forte mais douce
J'aimerais la garder pendant l'éternité.**

TECHNIQUE

**Aurais-je aimé sans toi l'éclat de la torchère
Son reflet rougeoyant sur les nuages noirs
La brillance des rails sous le soleil du soir
Aurais-je aimé la fuite au loin des caténaires ?**

**Aurais-je aimé sans toi les ponts aux vastes arches,
Les câbles suspendus, les poutrelles d'acier,
La flèche de la grue et le chant du métier,
La rumeur des moteurs, les machines en marche**

**La trace d'un avion qui dans le ciel s'efface
L'élan accéléré des fusées vers l'espace
Et les sciences partout hâtant leur progression ?**

**Aurais-je aimé sans toi tout ce qui se fabrique,
Ce monde transformé, ces conquêtes techniques
Et ce siècle explosant de tant de créations ?**

TON RETOUR

Je vois d'abord le chien qui dresse les oreilles
Quand tu rentres le soir à la fin du travail
Il agite la queue et j'entends le portail
Qui se ferme. Parfois au ciel la lune veille

En hiver il fait froid, le sol est dur, il gèle
Dans la rue tout au long s'éclairent les maisons
Mais l'été nous dînons souvent sur le balcon
Sous un ciel traversé par des vols d'hirondelles

Oh, je t'ai attendu bien des heures dans l'ombre
En écoutant la pluie ou le vent des nuits sombres
Et mon cœur est en paix quand vers moi tu reviens

Pourtant je ne dis rien. La vie reprend sa route
Tous les bruits familiers, ton pas, je les écoute
Et lorsque tu es là, je sais que tout est bien.

POUR ALAIN

Il sait que sur les monts la solitude est belle
Celui qui dans la foule est toujours étranger
Il y aura toujours quelque part un berger
Et son troupeau mouvant, avec son chien fidèle,

Qui rêvera la nuit en contemplant les cieux,
Suivra le jour les blancs nuages dans leur course
En jouant d'une flûte et buvant l'eau des sources
Et dormira en paix parce qu'il a foi en Dieu

Par les chemins pierreux des vieilles transhumances
Il foulera l'alpage et ses vastes prairies
Et montera veiller aux prochaines naissances

Plus haut que les forêts et les prés moissonnés
Pour ouvrir au soleil la grande bergerie
Et ses mains berceront les agneaux nouveau-nés.

**S'il n'y avait pas eu au-dessus de nos têtes
Ce ciel qui nous émeut par son infinité
Quel sage aurait jamais conduit l'humanité ?
Qui aurait inspiré nos chercheurs, nos poètes ?**

**Si nous n'avions vu scintiller les étoiles,
Pensifs devant l'étrange et profonde beauté
Des constellations en nombre illimité
Aurions-nous cherché le secret qui s'y voile ?**

**Si notre Terre avait tracé sa route sombre
Sans rien nous laisser voir de ces mondes sans nombre,
Pour nous seule raison et seule vérité,**

**Elle aurait pu suffire à combler notre attente
Ainsi l'aveugle-né de sa nuit se contente
Nous n'aurions pas eu si faim d'éternité.**

MYSTERE

**Notre planète bleue emporte dans l'espace
Tant de peines, d'espoirs, de rêves et d'amour
Tant de nouvelles vies écloses chaque jour
Alors qu'il a si peu de temps l'homme qui passe**

**Notre Terre s'en va vers des moissons nouvelles
Avec l'homme accroché à ses petits bonheurs
Elle porte ses mers et ses plaines en fleurs
Ses forêts, ses glaciers, ses neiges éternelles.**

**Nous pouvons bien chercher, lutter et découvrir,
Travaillant dans la nuit pour faire l'avenir,
Perdus dans l'océan sur nos barques à voile**

**Hommes soumis aux lois d'un mystère lointain,
Tous unis entre nous par le même destin,
Nous sommes emportés à travers les étoiles.**

ARBRES

**Si je pouvais choisir, j'aimerais être un arbre
Pour reverdir toujours quand viendrait le printemps
Un peuplier debout la tête dans le vent
Un saule dans un parc près d'un bassin de marbre**

**Un chêne vigoureux, des oiseaux plein les branches
Egayé d'éclosions et de jeux d'écureuils
Avec toute la paix et l'amour d'un aïeul
Qui pour les protéger toujours sur eux se penche**

**Un cerisier fleuri comme un bouquet de roses
Un sapin suspendu où le choucas se pose
Au bord accidenté du vaste glacier bleu**

**Alors je chanterais pour la beauté du monde
Je plongerais au sol mes racines profondes
Et je tendrais ma tête en contemplant les cieux.**

A TON PERE

**J'aime sa vieille main de jardinier paisible
Qui fouille avec amour dans le sol généreux
Il a tant de soleil au fond de ses yeux bleus
Cet homme tout courbé par sa tâche pénible**

**Mu par tant de sagesse et tant de confiance
On le voit à pas lents traverser son jardin
Encore étincelant de rosée au matin
Et des légumes verts y jeter la semence**

**Il sait bien que la vie est toujours la plus forte
Et que le grain léger qu'un moindre souffle emporte
Deviendra l'épi d'or qui ondoie aux moissons**

**Quels que soient les sommets où son destin l'élève
Chaque homme dans son cœur fait toujours l'humble rêve
D'être un bon jardinier dès qu'en vient la saison.**

BIBLE

**Depuis les temps anciens où des tribus souffrantes
Connaissant la famine et la captivité
Ont dit au ciel leur soif de paix, de liberté
En suivant leurs troupeaux dans leurs marches errantes**

**Nous avons conservé les récits de ces âges
Avec leur poésie et leur profonde foi
Et le Seigneur qui prend ses enfants sous son toit
Nous reste de leur temps une parfaite image**

**Nous écoutons parler leurs prophètes, leurs sages,
Avec la nostalgie de ces verts pâturages
Du paradis perdu qu'ils avaient inventé**

**Et malgré nos progrès et toute notre science
Nous gardons en nos cœurs leur besoin d'espérance
Leur faim d'amour et leur désir d'éternité.**

TOI LA-HAUT

**Tu trouves ton chemin parmi des paysages
Vastes comme le ciel et par eux tu t'en vas
Vers un sommet nouveau. L'aube conduit tes pas
Et qu'importe le gel qui glace ton visage**

**Aimant plus que jamais le chemin des arêtes
Tu es heureux là-haut dans le froid du réveil
Et dans ta longue marche au devant du soleil
Le roc est ton attrait, la cime est ta conquête**

**La montagne étincelle et toujours en beauté
Passe de l'aube froide au chaud midi d'été
Et le vent des hauteurs sans cesse la caresse**

**Ah, j'aimerais te voir repartir bien des fois
Pour ouvrir des chemins nouveaux, même sans moi,
Et garder à jamais ta force et ta jeunesse.**

RACONTE-MOI

**Tu m'as tant raconté tes départs aux nuits froides
Quant la pierre alentour se pare de verglas
Le balcon du chalet résonnant sous tes pas
Le sac et les crampons, les chaussures si roides**

**Les lampes scintillant sur le sentier des crêtes,
Avant que naisse à l'est la première lueur
Puis un flot de lumière et de bonne chaleur
Au soleil du matin jaillissant des arêtes,**

**Ton pas plus assuré, tes muscles s'échauffant,
L'ultime effort avant la cime dans le vent,
Enfin le grand ciel bleu où passent des nuages**

**Il te reste partout des pentes à gravir
Et des sommets nouveaux toujours à conquérir.
Raconte-moi ces joies... Ainsi je les partage.**

Pour notre anniversaire le 13 avril 1971)

A quoi Pierre Persat ajoute en écho :

TOUJOURS PLUS HAUT

**J'irai escalader le sommet le plus dur
Que la glace soit noire ou la neige trop molle
Sans souci ni du vent, ni de la pente folle
Pour m'y dresser les bras levés en plein azur**

**Rien ne peut m'arrêter tant, seul, je me sens sûr
Ton amour me soutient, jamais je ne décolle,
Et chaque fois conquis le but dont je raffolle
Je suis heureux comme un oiseau grisé d'air pur**

**En buvant à ma gourde, il me paraît superbe
D'avoir à contempler d'ici tant de sommets
Quand à mon âge on me verrait plutôt dans l'herbe**

**Me reposant d'avoir cueilli quelques bleuets
Et si je peux encore affronter l'altitude
J'en suis pour mes parents tout plein de gratitude**

Suit un joli conte pour enfants de Renée Persat :

ROUDI, ECUREUIL DE LA FORET Tome 1

Il était une fois un joli écureuil roux avec une étoile blanche sur le front. C'était Roudi. Il habitait un sapin. Il mangeait les bonnes graines qu'on trouve dans les pommes de pin. Pour l'hiver, il avait caché des glands dans le creux d'une branche. Roudi était à l'abri de la faim, du froid et de la neige. Un après-midi, deux hommes sont arrivés dans un camion rouge. Ils ont coupé des sapins. Ils ont regardé le sapin de Roudi. "Il est un peu grand", a dit un homme. "Il se vendra tout de même", a dit l'autre. Alors ils ont coupé le sapin.

ROUDI QUITTE SA FORET Tome 2

Roudi se cachait, accroché à sa branche. Les hommes ne l'ont pas vu et l'ont emporté. Ils ont chargé les sapins dans le camion qui a démarré. Roudi enfoui sous les branches voyait un peu de ciel bleu et il était bien secoué. Ensuite le camion roula sur une large route où il y avait beaucoup de voitures. Il entra enfin dans une grande ville très animée et pleine de lumières. C'était Paris. Roudi était ébloui et émerveillé. Devant un grand magasin illuminé, les hommes déchargèrent les sapins, puis ils les alignèrent dans l'entrée. Roudi était bien las, il avait mal aux pattes mais il s'accrochait à sa branche et les hommes ne l'ont pas vu. La nuit était venue. Roudi avait faim. Il grignota deux ou trois glands. Rien ne se passa. Il se rassura et dormit un peu.

A PARIS, LA PREMIERE NUIT Tome 3

Un peu plus tard, Roudi se réveilla. Toute la nuit, le garde Boris et son ami Colas surveillaient le magasin. Quand Boris passa sous le sapin de Roudi : "Tac" Quelque chose lui tomba sur la tête. "Tiens, dit-il, un gland" Il regarda en l'air et "Tac" une autre gland lui tomba sur le nez. "C'est drôle, dit-il, les sapins n'ont pas de glands" Et il alla chercher son ami. Vite, Roudi descendit, ramassa les glands et remonta. Les deux gardes arrivèrent : plus rien. Il regardèrent dans le sapin avec leur lampe électrique, mais Roudi se cachait et les hommes ne l'ont pas vu. Alors, pour rire, il leur jeta des pommes de pin sur la tête. "Tu vois, dit Colas, ce ne sont pas des glands... Tu as rêvé... C'est la chaleur qui doit faire tomber les pommes de pin". Alors Roudi s'endormit, tout joyeux de sa bonne farce.

A PARIS, LE PREMIER JOUR Tome 4

Au matin, les gardes mirent le sapin sur le trottoir et des papas et des mamans arrivèrent pour les acheter et en faire des sapins de Noël, tout décorés. Roudi, du haut de sa branche, voyait toutes les lumières, les autos, les gens pressés. Mais les papas et les mamans ne l'ont pas vu. A midi, un marchand arriva avec un grand sac et fit cuire des marrons. "Oh, la bonne odeur !" Roudi avait faim. Un client arriva. Vite Roudi descendit, prit un marron au fond du sac et laissa une pomme de pin à sa place. C'était bon. Aussi Roudi continua. Bientôt, au fond du sac, le marchand ne trouva plus que des pommes de pin. Il se gratta le menton, secoua la tête et partit sans avoir rien vu, ni rien compris. Roudi s'amusait

comme un fou : il avait fait un bon repas et le marchand ne l'avait pas vu. Et la nuit arriva. Les gardes mirent le sapin dans l'entrée du magasin, mais beaucoup étaient partis, déjà vendus.

LA DEUXIEME NUIT

Tome 5

Entre deux visites de Boris, le garde, Roudi décida de visiter le magasin. Il arriva près d'une pile de cartons et ouvrit celui du dessus. Il était plein de papillottes.

Quelle chance ! Roudi les ouvrit les unes après les autres, vite, vite, avec ses pattes adroites.

Il aimait surtout les pâtes de fruit.

Boris, le garde, entendit un bruit de papier froissé.

Il arriva et Roudi se sauva à toutes pattes. Boris vit un animal qui fuyait et les papillottes défaits.

"C'est un rat sûrement ! Attrapons-le ! et il appela Colas.

Roudi, parti droit devant lui, arriva au rayon des jouets... et eut une idée. Il se cacha parmi les ours, les lapins et les chats, sans bouger, comme si lui aussi était en peluche. Les gardes passèrent tout près, regardant les ours, les lapins, les chats et même un écureuil. Mais ils n'ont pas vu Roudi, seulement des jouets. Bien plus tard, Roudi remonta sur son sapin pour dormir encore.

LE DEUXIEME JOUR

Tome 6

Ce matin-là, le papa de Guillaume et de Matthias vint choisir le sapin de Noël.

Tous les petits arbres étaient vendus, alors il prit le sapin de Roudi. Il le mit dans sa voiture et la cime dépassait du coffre. Comme Roudi se cachait bien, Papa ne l'a pas vu. Papa eut beaucoup de peine pour apporter ce grand sapin et l'installer dans le séjour.

La sapin touchait le plafond et les enfants poussèrent des cris de joie.

"On le décorera ce soir" dit Papa qui allait au travail.

Roudi regardait autour de lui, très sage. Les enfants jouaient, Maman repassait.

Roudi aimait bien les dessins animés à la télé. Il y avait même un écureuil, roux comme lui, et très drôle. Puis Roudi descendit du sapin et les bêtises commencèrent.

Dans la cuisine Maman avait fait une crème au chocolat. Roudi sauta sur la table et mit le museau et les pattes dans la crème. C'était bon, si bon qu'il renversa le plat pour se régaler.

Le ventre plein, il remonta dans son sapin, laissant partout sur la moquette les traces de ses pattes pleines de chocolat. "Qui a fait ça ? dit maman très fâchée en voyant les dégâts et sa moquette toute sale. Mais personne ne savait. Personne n'avait rien vu.

SUITE DES BETISES DE ROUDI

Tome 7

Sébastien, le grand frère, déclara : "On dirait des traces de pattes.

Elles vont de la cuisine jusqu'au sapin. Il y a un animal là-haut. Sans doute un écureuil".

Sébastien secoua le sapin très fort. Roudi tomba et se sauva. Tous se mirent à sa poursuite.

Roudi, affolé, courait partout : il grimpa aux rideaux, bondit sur le canapé, renversa sur la petite table un vase de roses, alla dans la chambre des enfants, escalada les lits, puis se cacha dessous.

Les enfants criaient : "Je le vois : il est là. Non, il est par là-bas".

Un tabouret tomba, une pile de livres s'écroula, un jeu de construction dégringola et Roudi disparut dans le porte-parapluie. Matthias et Guillaume se bousculèrent dans le couloir et tombèrent. Alors maman se fâcha très fort. Sébastien arriva à coincer Roudi dans un sac plastique et mit le tout dans un panier. Peu à peu le calme revint.

Matthias avait une bosse au front et l'appartement était tout en désordre.

Et papa arriva.

Les enfants parlaient tous à la fois et papa ne comprenait rien devant tant de désordre.

Alors Maman raconta tout, puis elle commença à nettoyer et à ranger. Les enfants voulaient caresser l'écureuil. Roudi avait déjà entouvert le sac plastique et commençait à ronger le panier de maman. Pour calmer tout le monde papa décida :

"Nous avons le temps d'aller au Bois avant la nuit et d'emmener cet écureuil. Il sera bien.

Il retrouvera des camarades et nous irons le voir dimanche".

Roudi avait fini son trou et tentait de sortir. Papa le mit dans une caisse en bois et les enfants lui donnèrent des céréales et des noisettes pour la route. Tous partirent... sans maman qui avait du

travail à la maison, même si ce soir il n'y aurait pas de crème au chocolat. Arrivés dans le Bois, papa lâcha Roudi au pied d'un grand chêne. Roudi grimpa à toute vitesse. Il s'arrêta sur une grosse branche, regarda en bas, et agita sa patte comme pour dire adieu !
"Au revoir, Roudi, à dimanche" s'écrièrent les enfants.
A Paris, Roudi habite au Bois. Si vous allez vous promener vous le verrez peut-être.
Vous le reconnaîtrez. Il est tout roux, avec une étoile blanche sur le front.

ROUDI, ECUREUIL DE PARIS Tome 8

Roudi, écureuil roux avec une étoile blanche sur le front, perché sur une branche de chêne, regardait autour de lui. Il était seul, sans abri, la nuit allait venir. Il avait froid.
C'est alors qu'un écureuil gris lui fit signe.
- Je suis Grisou. Si tu n'as pas d'abri, viens chez nous pour cette nuit.
Demain tu chercheras un logis.
Roudi monta près de Grisou. La famille habitait au creux d'un chêne. Il y avait la maman écureuil, Grisette, et les enfants, Tigris, le fils et Perline, la fille. Comme elle était mignonne, Perline, avec ses yeux noisette et sa queue gris-clair si bien peignée !
Roudi partagea leur repas, les remercia et tous s'endormirent, bien serrés.
Dans le silence profond, doucement la neige semit à tomber, couvrant tout de son manteau blanc.
Au matin, quand ils s'éveillèrent, tout le bois était enneigé. Quelle jolie surprise !...
C'était un cadeau de l'hiver !

ROUDI CHERCHE UN LOGIS Tome 9

Roudi partit dans la neige, amusé de voir les jolies empreintes que laissaient ses pattes.
Le soleil brillait. La neige étincelait. Malgré le froid, Roudi était content. C'était si beau !
Roudi visita un sapin. Beaucoup d'oiseaux s'y étaient réfugiés. Il n'y avait pas de place pour lui.
Il visita un hêtre. Un vieux hibou grognon, dérangé dans son sommeil, semit à battre des ailes avec colère. Roudi se sauva. Il n'y avait pas de place pour lui. Il visita un marronnier. Toute une famille de lapins avait creusé un terrier au pied de l'arbre et Roudi fut renvoyé. Il n'y avait pas de place pour lui. Alors Roudi découvrit un saule avec un tronc arrondi comme une tête et des branches minces. Il y avait un trou à mi-hauteur de l'écorce.
Roudi grimpa et regarda à l'intérieur. Quel bel arbre !
Mais personne n'y habitait car le tronc était creux jusqu'à la cime et la neige tombait dedans.
Roudi se mit à réfléchir. S'il pouvait couvrir le sommet du saule, il aurait un logis vaste et confortable. La tête dans ses pattes, il cherchait comment faire... Couvrir avec des branches ?
...Le vent les emporterait... Il ne trouvait pas...

LE BONHOMME DE NEIGE Tome 10

Tandis que Roudi cherchait un abri, Sébastien, Guillaume et Matthias arrivèrent au Bois.
Mais l'écureuil ne répondit pas à leurs appels. Déçus, les garçons décidèrent de faire un bonhomme de neige. Ils roulèrent une grosse boule qui devint le corps, une plus petite pour la tête.
Un carton vide fit un chapeau, une belle carotte le nez, un pot de yaourt, enfilé sur un bâton, se transforma en pipe. Sébastien coupa une branche de sapin et le bonhomme put s'appuyer sur un balai. Guillaume lui mit deux cailloux ronds à la place des yeux.
Matthias trouva dans un buisson un morceau de tissu rouge apporté par le vent.
- Voilà une écharpe, dit-il.
Le bonhomme de neige était superbe. Les enfants dansèrent autour de lui. Ils se lancèrent des boules de neige. Quelle bataille ! Ils appelèrent encore Roudi. Mais il ne répondit pas. Il était tard.
Alors ils décidèrent de partir, tout tristes de ne pas avoir vu l'écureuil. Mais ils reviendraient.

ROUDI A UNE IDEE

Tome 11

Quand Roudi revint près du chêne, la nuit tombait. Le bonhomme de neige se dressait tout blanc et semblait plein de lumière. Etonné de le voir, Roudi s'arrêta et le regarda longtemps. Soudain une idée jaillit : il avait trouvé ce qu'il allait faire. C'était un écureuil malin et adroit, ce qui est très utile dans la vie. D'autres idées se formaient dans sa tête. Roudi était si excité qu'il ne pouvait pas dormir. Dès le matin il réveilla la famille de Grisou. Il leur parla du saule creux, de tout ce qu'il voulait faire et leur demanda de l'aider. Tous, émerveillés par les idées de Roudi, se mirent au travail. Ils grimpèrent sur la tête du bonhomme de neige et redescendirent avec le carton vide. Avec beaucoup de peine, ils le transportèrent et le hissèrent au sommet du tronc creux pour faire un toit au saule. Puis la famille de Grisou rentra se reposer.

Roudi, lui, travailla tout le jour, ramassant de la mousse et des branches de sapin. Il boucha les trous, ne laissant qu'un petit passage pour rentrer. Le saule devint un logis bien fermé. Le vent, la pluie, la neige ne passaient plus. Roudi ferma de l'intérieur la porte avec une planchette. Maintenant il allait dormir à l'abri. Mais le bonhomme de neige n'avait plus de chapeau.

ROUDI S'INSTALLE

Tome 12

Le jour suivant, Roudi emporta la branche de sapin qui servait de balai au bonhomme de neige.

Il balaya et nettoya sa nouvelle maison et rangea le balai qui lui serait bien utile.

Mais le bonhomme de neige n'avait plus de balai. Il commençait à pencher.

Puis Roudi prit la pipe. Il la remplit de glands et la poussa devant lui sur la neige comme une petite brouette jusque chez lui. Il fit plusieurs voyages pour avoir beaucoup de provisions. Il garda la brouette qui lui serait bien utile. Mais le bonhomme de neige n'avait plus de pipe.

Roudi revint encore et traîna l'écharpe rouge jusqu'au saule. Il la plia et installa une couchette épaisse et douce où il pourrait dormir bien au chaud. L'écharpe serait utile.

Mais le bonhomme de neige n'avait plus d'écharpe.

Toute la famille de Grisou vint visiter la nouvelle maison de Roudi et il reçut beaucoup de compliments. Cette nuit-là Roudi dort bien au chaud, chez lui, très fatigué mais tranquille... heureux.

ROUDI INVITE PERLINE

Tome 13

Le lendemain, Roudi revint près du bonhomme de neige.

Il y grimpa et commença à grignoter la carotte qui lui servait de nez.

Alors il vit Perline, la fille de Grisou, qui le regardait, perchée sur la haute branche du chêne. Comme elle était mignonne avec ses jolis yeux noisette et sa queue gris-clair si bien peignée !

De sa patte Roudi lui fit signe l'invitant à venir partager son repas.

Timide, Perline n'osait pas descendre.

Roudi insista. Enfin, comme elle était gourmande aussi, elle se décida et vint s'installer près de Roudi sur la tête du bonhomme de neige.

Ensemble ils mangèrent la carotte qui était fraîche et sucrée.

Ah, le bon repas qu'ils firent ce jour-là !

Mais le bonhomme de neige n'avait plus de nez. Et il penchait beaucoup et fondait un peu. Alors Tigris, le fils de Grisou, descendit à son tour. Tous les trois ils s'amuserent comme des fous à glisser le long du dos du bonhomme de neige, freinant avec leur queue en panache, un vrai toboggan. Roudi trouvait Perline de plus en plus mignonne. Tandis qu'il rentrait dormir chez lui dans le saule creux, une idée nouvelle venait dans sa tête, une idée bien jolie.

LA PLUS JOLIE IDEE DE ROUDI
Tome 14

Cette nuit-là, encore, Roudi ne dort pas. Il était bien dans sa maison chaude et sèche.
Il y avait beaucoup de place et il pensait que Perline serait contente, ici, près de lui.
Elle ferait le ménage avec le balai de sapin. Ils iraient tous les deux chercher des provisions avec la petite brouette. Ensemble, ils secoueraient la couverture pour avoir un lit tout propre. Ils joueraient et se poursuivraient dans les arbres. Ce serait le bonheur ! Roudi était sûr que Perline dirait oui.
Mais que dirait Grisou, que dirait Grisette ? Impatient, dès l'aube, Roudi fit une grande toilette.
Il lissa ses moustaches et peigna sa queue. Puis il alla trouver Grisou et Grisette.
- "Perline est bien jeune, dit Grisette
- "Nous t'aimons bien, reprit Grisou. Tu es adroit et malin. Attends le printemps.
Quand les cloches de Pâques sonneront, vous vous marierez.

LE BONHEUR DE ROUDI ET PERLINE
Tome 15

Fou de joie, Roudi fit une pirouette sur la branche. A ce moment il entendit les enfants qui l'appelaient et regarda en bas. Le bonhomme de neige sans chapeau, sans balai, sans nez, sans écharpe, était à moitié fondu. Sébastien, Guillaume et Matthias, surpris mais heureux, virent Roudi qui tenait par la patte un mignon écureuil qui avait de si jolis yeux noisette et une queue gris-clair si bien peignée ! Alors ils comprirent que Roudi leur présentait sa fiancée et ils applaudirent de tout leur coeur. Et le bonhomme de neige s'écroula sur le sol.

ET VOICI UN BOUQUET DE FLEURS EPARSEES

UN POMMIER ROSE ET BLANC

*Au carrefour de la route goudronnée
Et du sentier herbeux
Comme je revenais avec le lait, le pain, les pommes
Tout mon fardeau quotidien
Et la laisse du chien qui tire
J'ai rencontré un pommier rose et blanc
Et j'ai revu comme il y a vingt ans
Sur la colline un pommier rose et blanc
Qui dans l'or du soleil couchant
Nous offrait ses branches fleuries
Nous avons compris
Qu'elles étaient pour nous
Et nous avons emporté son offrande
Comme il y a vingt ans
J'ai envie de chanter
Ce soleil est pour nous
Ces lilas sont les nôtres
Le printemps lumineux
Nous est toujours fidèle
Et nos coeurs sont toujours
Attentifs à l'aimer
Un bonheur de vingt ans
Nous lie l'un à l'autre
Comme il y a longtemps
J'ai envie de chanter*

LA MER GRISE

**Aujourd'hui la mer est grise
Et vide et morte
Elle berce doucement
Deux voiliers blancs tristes et lointains**

**Elle était hier étincillante de soleil
Elle portait des bateaux bleus et sages
Chargés d'enfants
Et le vent léger emportait vers les plages
Leurs rires et leurs cris joyeux**

**Ainsi la vie apporte
Après une aube grise
Un couchant lumineux
Après l'aurore claire
Un soir chargé d'orages**

**Nous avons appris
Qu'au fond des heures sombres
Le soleil est tapi
Tout prêt à revenir**



LES LIVRES

**Que tu aimes les livres difficiles
Ceux qui posent tant de questions
Qu'on en garde un peu d'angoisse
Ceux avec lesquels on n'est pas d'accord
Si bien qu'il faut refaire
En soi un autre livre
Pour retrouver la paix.
J'aime que tu travailles
Pour toi
Et pour une culture plus profonde
Qui te permettra un jour
D'aider ceux qui comme moi
N'ont pas le courage de chercher
Leur route
Tout seuls.**

IL Y A VINGT ANS

*Il y a vingt ans
Si quelqu'un nous avait dit
Où nous en serions aujourd'hui
Dans une belle maison
Entourée d'un jardin
Où je pourrais cueillir et respirer des roses
Avec toutes les conquêtes
De nos vacances
La Suisse, l'Italie, la Grèce
Et tous ces jolis coins de France
Avec nos quatre enfants
Vigoureux, pas trop bêtes,
Avec tous leurs problèmes et mauvais caractères
Nous aurions été, je crois, tout éblouis.*

LE CHEMIN

*Tant que l'on est sur le chemin
On peut y cueillir les violettes
Y respirer les lilas reflouris
Y écouter les chants d'oiseau
Y rencontrer un ami oublié
Y aider un enfant abandonné*

*Tant que l'on marche sur la route
On peut s'efforcer d'avancer
D'un pas sûr et régulier
En semant du bonheur
Sur le bord de la route.
J'aime*

LA LUNE

*La lune ce soir brille sur la mer
Combien de fois l'avons-nous aimée
La lune calme et claire
D'autres que nous s'en sont émerveillés
Parce qu'ils avaient l'âme disponible un soir
D'autres qui sont passés le cœur ensommeillé
N'ont rien fait pour la voir*

ANNIVERSAIRE

*Pour ce vingtième anniversaire
J'aurais voulu avec toi
Planter un arbre dans le jardin
Un arbre que nous verrions
Grandir et croître
Et son ombre s'agrandirait
Pour nous abriter un peu mieux chaque été*

*Mais il y a déjà
Tant d'arbres dans le jardin
Et tu ne voudras pas*

*Alors nous planterons pour nous
Un rosier rouge aux pétales éclatantes
Un rosier blanc pour Florence
Un rosier rose pour Gérard aux joues fraîches
Un autre qui aura des roses thé pour Henri
Et un rosier rouge sombre pour Alain...
Qui aime tant les contrastes*

IL PLEUT

*Il pleut sur la caravane
Gouttes de lumière sur les vitres
Doux bruit qui chante sur le toit
Bonne chaleur des fenêtres closes
Comme il fait bon dans son abri !*

*Comme il fera bon
Dans les heures pénibles
De retrouver aussi
L'asile de tes bras...*

DIMANCHE DE PAQUES

*Pour notre premier dimanche de Pâques
Il y avait tant de soleil
Et nous avons communié ensemble
Dans l'église d'Aix où l'orgue chantait*

*Pour notre vingtième dimanche de Pâques
Tu as caché des oeufs en chocolat
Dans le jardin
Et j'ai communié en pensant à toi*

*Il y aura encore des dimanches de Pâques
Tout au long de la vie
Dimanches de printemps, dimanches de lumière
Qui nous parlent d'Eternité.*